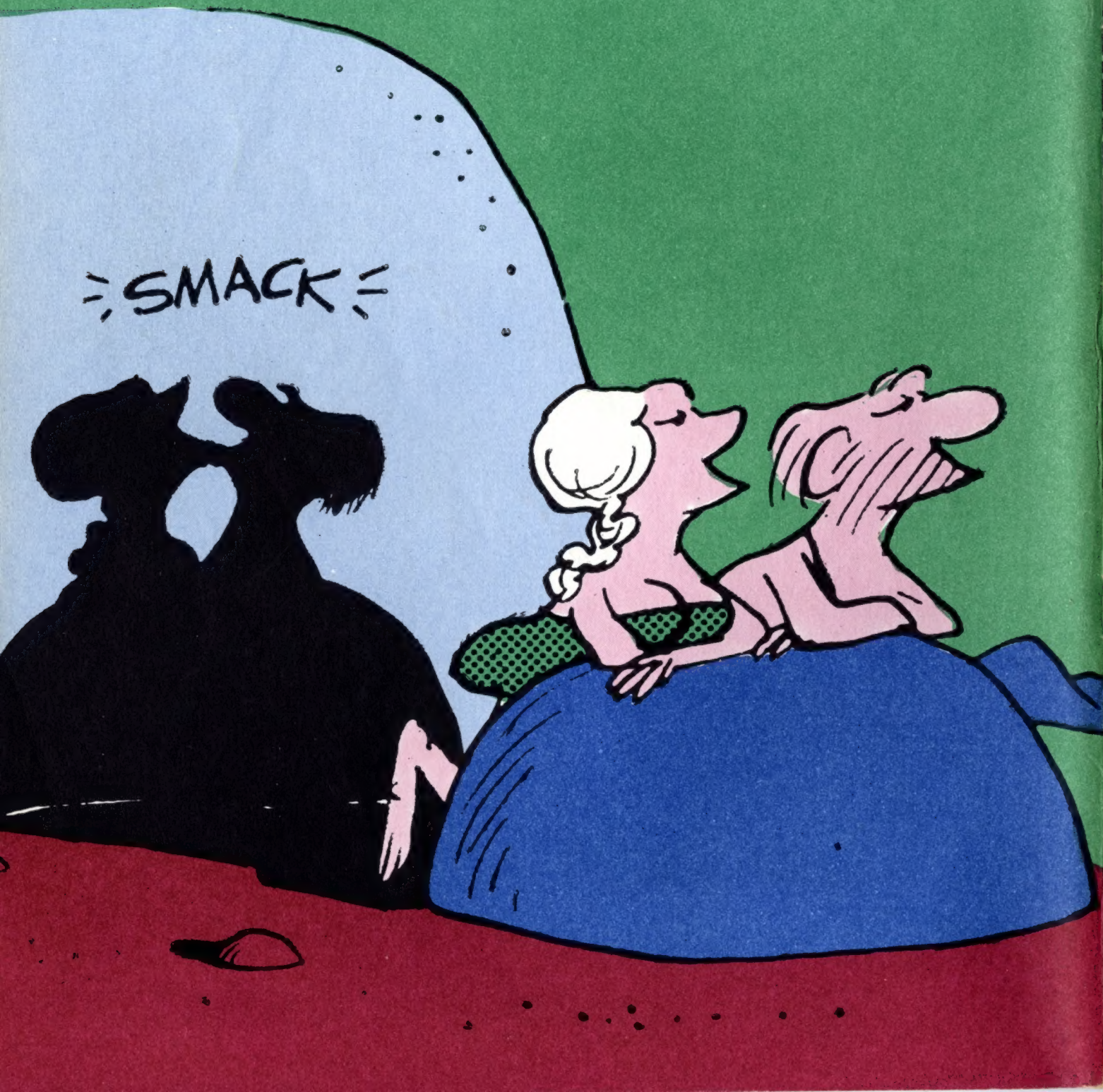
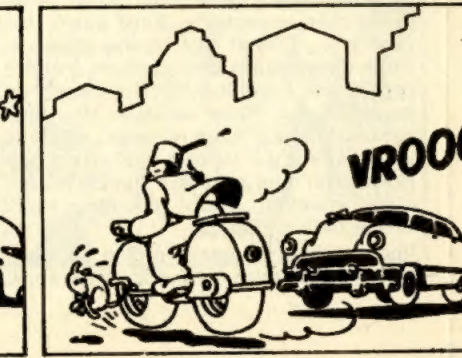
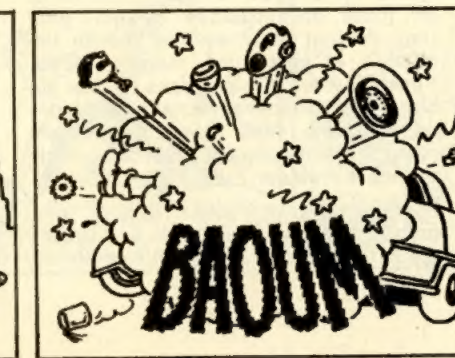
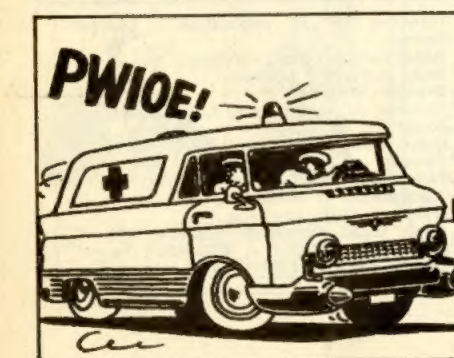
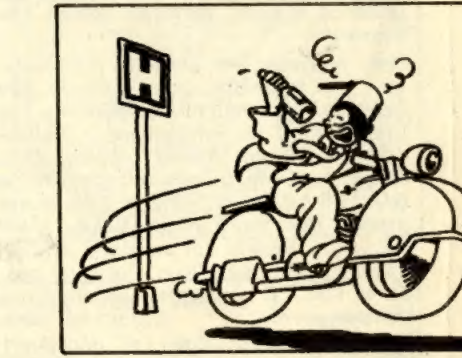
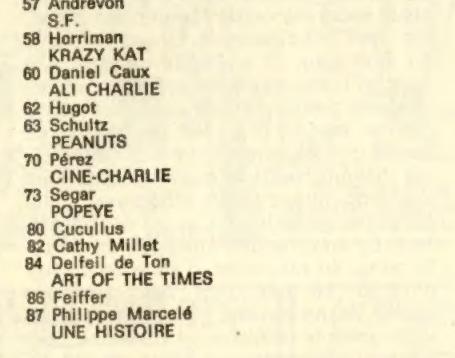
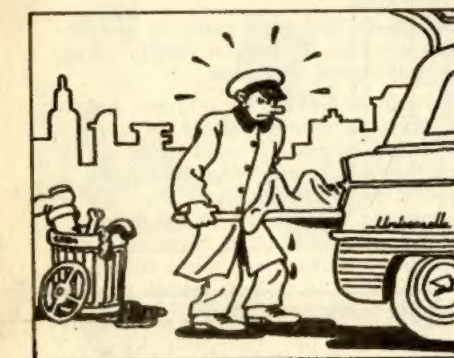
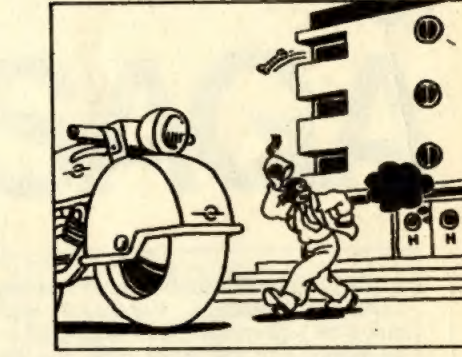
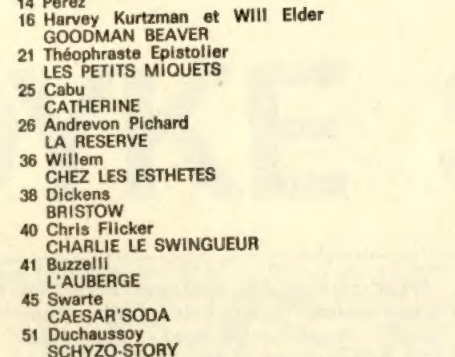
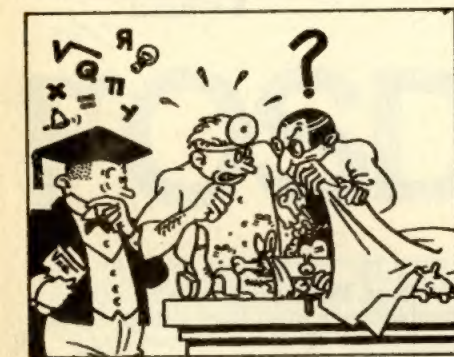
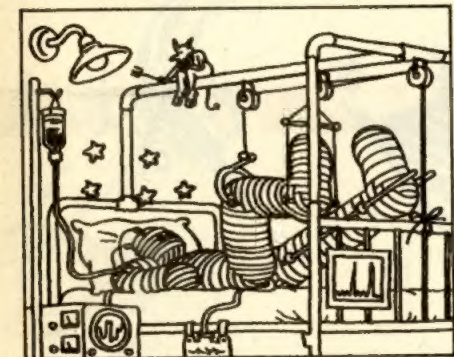
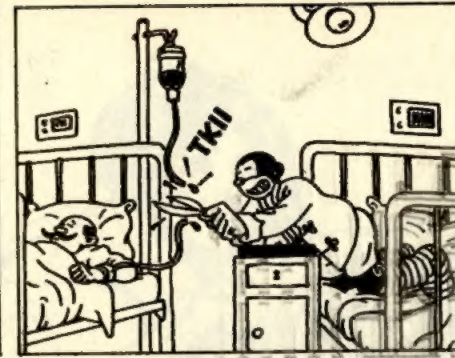
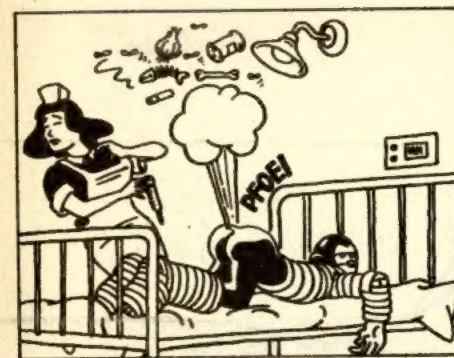


journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel
charlie

Avril 74 - 5 francs





- CHARLIE**
- 3 Bill Tidy
 - 8 FOSDYKE SAGA
 - 8 Delfeil de Ton
 - LES SORTIES EN VILLE
 - 10 Smythe
 - ANDY CAPP
 - 14 Pérez
 - 16 Harvey Kurtzman et Will Elder
 - GOODMAN BEAVER
 - 21 Théophraste Epistolier
 - LES PETITS MIQUETS
 - 25 Cabu
 - CATHERINE
 - 26 Andrevon Pichard
 - LA RESERVE
 - 36 Willem
 - CHEZ LES ESTHETES
 - 38 Dickens
 - BRISTOW
 - 40 Chris Flicker
 - CHARLIE LE SWINGUEUR
 - 41 Buzzelli
 - L'AUBERGE
 - 45 Swarte
 - CAESAR'SODA
 - 51 Duchaussoy
 - SCHYZO-STORY
 - 57 Andrevon
 - S.F.
 - 58 Horriman
 - KRAZY KAT
 - 60 Daniel Caux
 - ALI CHARLIE
 - 62 Hugot
 - 63 Schultz
 - PEANUTS
 - 70 Pérez
 - CINE-CHARLIE
 - 73 Segar
 - POPEYE
 - 80 Cucullus
 - 82 Cathy Millet
 - 84 Delfeil de Ton
 - ART OF THE TIMES
 - 86 Feiffer
 - 87 Philippe Marcelé
 - UNE HISTOIRE



BZZELLI 11/65

« Charlie », mensuel, est devenu « Charlie Mensuel ». Pourquoi ? Pour qu'on ne le confonde pas avec « Charlie Hebdo ». C'est aussi bête que ça. Dans ce numéro, plein de petites histoires.

Une nouvelle de Buzzelli, « L'Auberge », en couleurs, pour voir ce que cela donne Buzzelli en couleurs.

Une histoire de Swarte, jeune Hollandais copain de Willem, collaborateur de « Tante Lény Présenteert », revue de B.D. hollandaise à laquelle je ne comprends rien mais je sens que c'est dommage. Swarte est un grand admirateur de Alain Saint-Ogan. Pourquoi pas, après tout ? Il n'y a que le résultat qui compte.

« Schyzo Story », que j'ai découvert dans la masse de dessins qu'on m'apporte chaque semaine. Ainsi que « Une Histoire ». C'était une bonne semaine. Voilà deux jeunes dessinateurs à qui je prédis de l'avenir s'ils acceptent de travailler dur. Nous sommes très heureux ici lorsque nous recevons de bons dessins. Il n'y a rien de plus triste que de refuser une œuvre à quelqu'un qui s'est vraiment donné du mal. Nous avons tous connu ça.

Popeye. Je crois, mais je n'en suis pas sûr, cette histoire est inédite en France.

C'est en tout cas antérieur à ce que nous avons déjà publié dans « Charlie », « Popeye et le Jeep », « La Mélodie Mystérieuse », etc. Ségar se cherchait encore à cette époque, les histoires sont interminables. Quand il trouve un bon gag, il s'attarde dessus. On sent qu'il ne devait pas avoir un scénario bien précis et qu'il dessinait ça un peu au jour le jour. J'ai pensé que ça serait intéressant de publier ces vieilles bandes peu connues. Je ne sais pas trop quand nous arrêterons l'histoire, on verra bien. Ce qui est important, ce sont les personnages de Ségar et ce qu'ils racontent. J'aime beaucoup montrer ce que font les créateurs quand ils ne savent pas encore qu'ils vont devenir célèbres et qu'ils se permettent d'inventer en toute liberté et en toute décontraction ce qui, plus tard, devient style, métier, touche inimitable, et puis trucs, manies, répétitions. Surtout lorsque dans le cas de Ségar, les personnages sont repris par des cochons sans idées. Un personnage de bande dessinée devrait mourir avec son créateur.

Le petit Mickey nous brosse une grande fresque de Mad à l'Underground, illustrée par ce vieux gamin de Gotlib.

Kurtzman, Elder. Un épisode de « Goodman Beaver », paru dans « Help » dans les années 60. C'est du beau boulot. Admirons.

Delfeil de Ton nous parle de ses sorties en ville. Il ne faut jamais inviter Delfeil. Après, il raconte.

Pichard, Andrevon. Un nouveau couple célèbre. Dans une histoire de science-fiction, bien sûr ! Et avec un peu d'humour, évidemment ! Mais à travers laquelle on sentira, j'en suis persuadé, l'angoisse de l'homme lucide dans une société devenue folle. Si nous lisons des bandes dessinées, c'est bien pour oublier que le monde décrit par les bandes dessinées existe.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Auge tutélaire : Cavanna.
Espion : Willem.
Editions du square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, Paris-5.
Téléphone : 633-27-34.
Abonnement 12 numéros : 50 F.
Etranger : 55 F.
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1974.
Imprimerie : « L.M.F. », Paris-20.
Distribution : N.M.P.P.

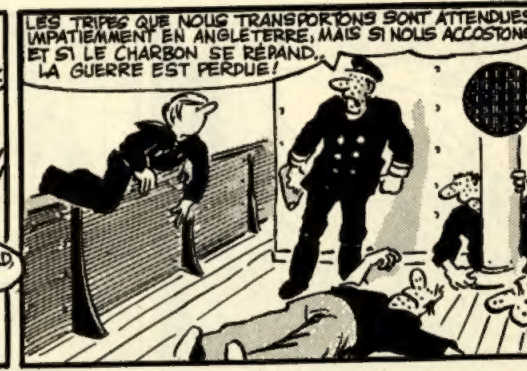
bill tidy

La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la tripe. C'est la guerre. Les fils font leur devoir en héros. Le père Fosdyke est tout seul à lutter contre l'horrible Ditchley et le démon de midi. Mais ses fils arrivent à la rescousse. Vive l'Angleterre !



FOSDYKE SAGA







à suivre 7

LES SORTIES EN VILLE DE DELFEIL DE TON

(extraits)

Vendredi 8 mars. — « La tragédie optimiste », de Vichnevsky, au Palace, par la compagnie Vincent-Jourdheuil. Salle au trois quarts vide, malgré des détachements du Parti. Ils sont venus voir une pièce écrite sous Staline. Vichnevsky a écrit « La tragédie optimiste » en 1932. Le sujet de la pièce, c'est la lutte, en 1918, entre anarchistes et bolcheviks, face à l'ennemi commun, la réaction. L'argument de la pièce, c'est l'arrivée, dans un groupe de marins révolutionnaires, d'un commissaire envoyé par le gouvernement : une commissaire. Le propos de la pièce... Le propos de la pièce, c'est celui que lui ont donné Vincent et Jourdeuil. On sait, depuis un certain Labiche, qu'ils ne sont pas gênés pour reconstruire une pièce de l'intérieur. Ils ne sont pas des montreurs de pièces. Ils sont des adaptateurs, des créateurs au sens plein du terme. Mettre en scène « La tragédie optimiste », en France, en 1974, c'est un acte politique. De même qu'écrire « La tragédie optimiste », en 1932, en U.R.S.S., en était un. Mais ce n'est pas le même acte politique. Vin-



« La tragédie optimiste »

cent-Jourdheuil, c'est pas le musée. C'est pas : « Venez voir, on va vous montrer un échantillon du théâtre sous Staline, tel qu'il existait en 1932 ». C'est : « Venez voir, on va vous donner les moyens de réagir, à propos d'une

pièce de Vichnevsky, aux problèmes de la Révolution ». C'est pas rien, les problèmes de la Révolution ! Changer la vie, changer le régime, changer le gouvernement, changer de caleçon, changer à Barbès. Il y a loin de la coupe aux lèvres et merde, j'ai encore renversé mon verre sur ma cravate, il faudrait rapprocher le tabouret de bar de la pratique révolutionnaire du zinc du baisage dans les grandes largeurs des espérances de l'homme. Sinon, ça s'arrêtera jamais, ça va être triste.

Et le spectacle ? Superbe. Ce trait méritait d'être souligné, au pays dont le président de la République offre Thierry le Luron à ses invités des Corps Constitués. Les militants du Parti en repartent troublés, sinon déçus, ils ont oublié d'applaudir. Deux rappels seulement. C'est pas grave. Ils ont vu l'espérance bordélique matée par l'ordre bureaucratique des lendemains qui chantent. Ça donne à réfléchir, pendant le trajet du retour à la maison.

« La tragédie optimiste » est un spectacle véritablement communiste. Le débat y est honnête. On y voit le pour et le contre. On n'y obéit pas. La consigne n'y est pas vendue avec le programme. Le public y est traversé de mouvements divers. Ses réactions ne sont pas ce qu'il y a de moins intéressant dans le spectacle. Recommandé aux militantes de la libération de la



« Le retour de Miss Univers »

femme : les réactions de certains militants aux saillies de l'anar phallocrate qu'on voit dans la pièce. Va falloir ramener, camarades femmes !

Même soir. — A la sortie, dans le hall du Palace, la parade de Guénolé Azer-

thiope et de son Phénoménal Théâtre Bazar Illimited. Il est habillé tout en rose, avec un chapeau de paille et des rangers : « Venez voir au sous-sol « Le retour de Miss univers », tragédie graveleuse ! Le tour complet de la tragédie en une seule soirée ! Venez voir « Le retour de Miss Univers » ! » On se laisse tenter. On retourne voir Miss Univers, qu'on avait déjà vue à ses débuts. On a un peu peur que ça ne soit devenu moins minable, à force. On est vite rassuré. Rencontré Gébé. Il était venu là avec Arthur et Martine Joly, de « La gueule ouverte », et Berroyer, de « Zinc ». Il était aux anges, Gébé : « C'est formidable, parce qu'au bout de trois minutes, t'es sûr qu'il ne se passera rien. T'es sûr de pas être piégé. Les mecs vont pas te contraindre à écouter quelque chose. Ils te laissent vachement libre. C'est ça qu'est chouette : voilà des personnages, faites-en ce que vous voulez. Tu peux rêver, tu te fais ta pièce, t'es pas dérangé. Habituellement, tu es coincé.

C'est nouveau, ce sentiment qu'ils te donnent, d'être avec des gens et de regarder quelque chose, sans être obligé de rien. Puis t'arrêtes pas de te marrer. »

A la sortie, on est allé prendre un pot dans une crêperie des Boulevards. Crêpes dégueulasses. Fais la connaissance de Berroyer. Il existe. Je me deman-



Fourchette.

dais si c'était pas Nicoulaud qui signait Berroyer, dans « Zinc », pour avoir l'air plus nombreux. La femme d'Arthur se branle avec une fourchette, quand elle est à table. La bonne femme de la crêperie ne voulait pas lui prêter une

fourchette pour se branler. Elle disait que ça allait abîmer sa fourchette. Il a fallu qu'on insiste. Elle doit avoir le clitoris solide, cette marchande de crêpes, pour imaginer des trucs pareils : une fourchette abîmée avec un clito-

Dans le dossier de presse des « Vilaines manières », il y a une interview d'Edelstein, jusqu'ici chef-opérateur (notamment des « Arpenteurs », de Michel Soutter), où il dit : « Mon seul a priori sur la mise en scène était de

etc. Il y en a comme ça une cinquantaine, toujours par paire, qu'il ne faut pas confondre. C'est une bonne bande-annonce. Une idée comme ça : ça serait intéressant, une rétrospective de bandes-annonces de toutes les épo-



Jean-Luc Bideau



Catherine Verlor

ris ! Ou alors, c'est peut-être qu'elle avait peur de l'acidité ?

Samedi 9 mars. — Vu Jean-Luc Bideau, coup sur coup, dans deux films : « Les vilaines manières », de Simon Edelstein, et « Voyage en Grande Tartarie », de Tacchella. Dans le premier, il est un animateur de radio et une fille fait irruption dans sa vie, foutant en l'air son petit confort intellectuel. Déjà qu'il était pas flambard, une fois qu'elle l'aura quitté, ça lui ira bien, son métier de consoleur microphonique des solitaires ! Dans le deuxième, il devient veuf, il balance tout et décide de vivre, jusqu'à extinction de son fric, après quoi il se tuera, en voyageant dans la « Grande Tartarie ». La Grande Tartarie, pour vous donner une idée, c'est un pays où on fusille les insurgés de Ploërmel en direct à la télévision. Si le film d'Edelstein rentre gentiment dans la catégorie « films suisses » (1), celui de Tacchella est d'un ton plus original. Il est peut-être moins accompli, mais il prenait plus de risques. Bref, ce sont deux bons débuts, pour des premiers films. Merci, Charlie-mensuel, ça, c'est de l'encouragement !

(1) « Films suisses » : ce qu'on nous en montre, ou ce qu'on laisse tourner.

faire un cinéma sur la profondeur du champ, et non pas seulement un cinéma de premier plan. Je veux laisser le spectateur libre de s'intéresser à ce qui se passe au premier plan ou à l'arrière-plan. C'est pas souvent, en ce moment, qu'on trouve du cinéma où le spectateur est libre de choisir ce qu'il veut regarder dans l'image. Qu'est-ce qu'il y en a marre, de ces photos où les trois quarts de la surface sont flous ! « Laisser le spectateur libre », dit Simon Edelstein. C'est pas un souci communément partagé.

Il y a, dans « Voyage en Grande Tartarie », une actrice débutante qu'on aura sûrement l'occasion de revoir. Ça n'a pas quatorze ans, figurez-vous, une allure de garçon manqué, des taches de rousseur partout. Elle s'appelle Catherine Verlor. Tout le monde va se battre pour l'aimer. Attention, calembour : ça va être la ruée, Verlor !

Avant « Voyage en Grande Tartarie », bande-annonce pour « Les valseuses », le film de Bertrand Blier, qui sera sans doute sorti quand ce journal paraîtra. C'est un dessin animé avec des variations sur les valseuses qu'il ne faut pas confondre avec des rousignolles, qu'il ne faut pas confondre avec des précieuses, qu'il ne faut pas confondre,

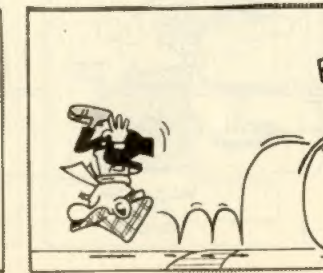
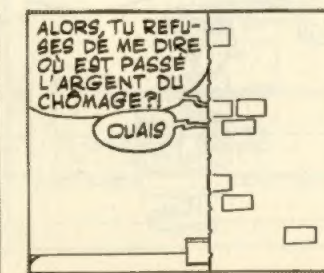
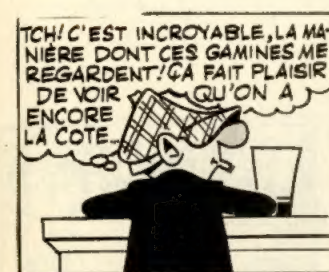
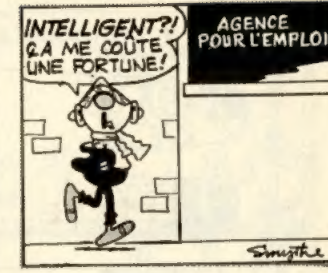
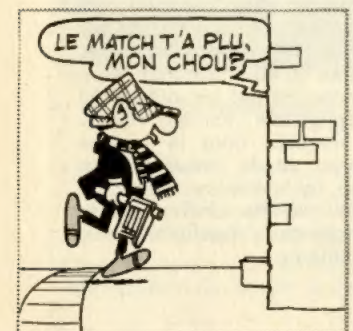
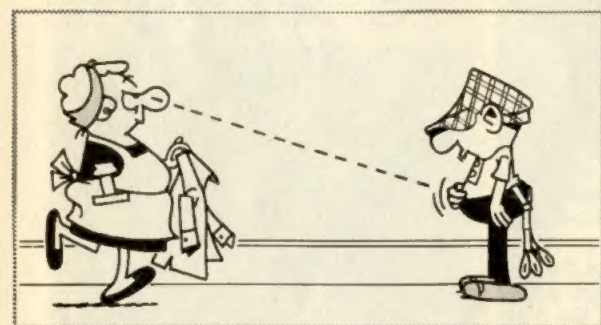
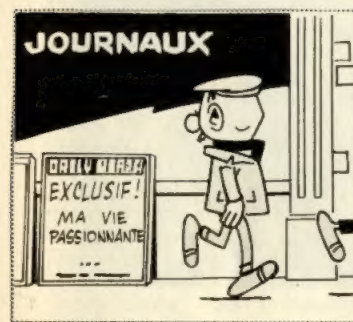


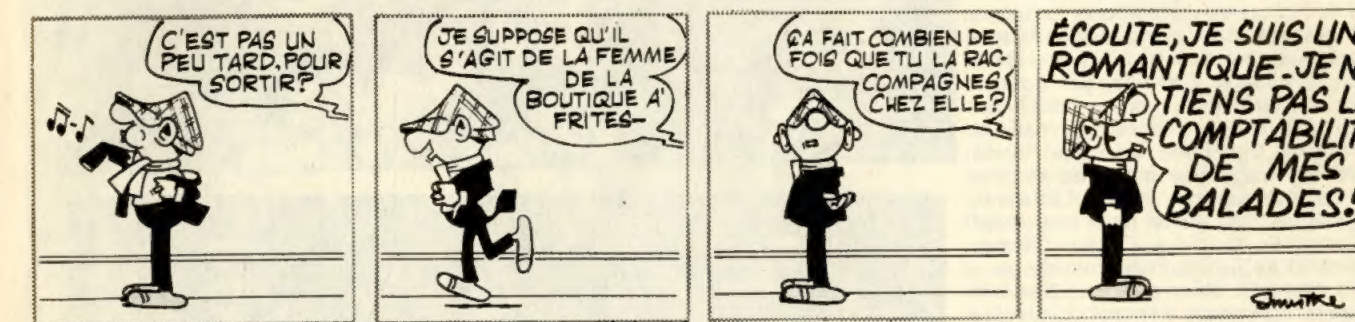
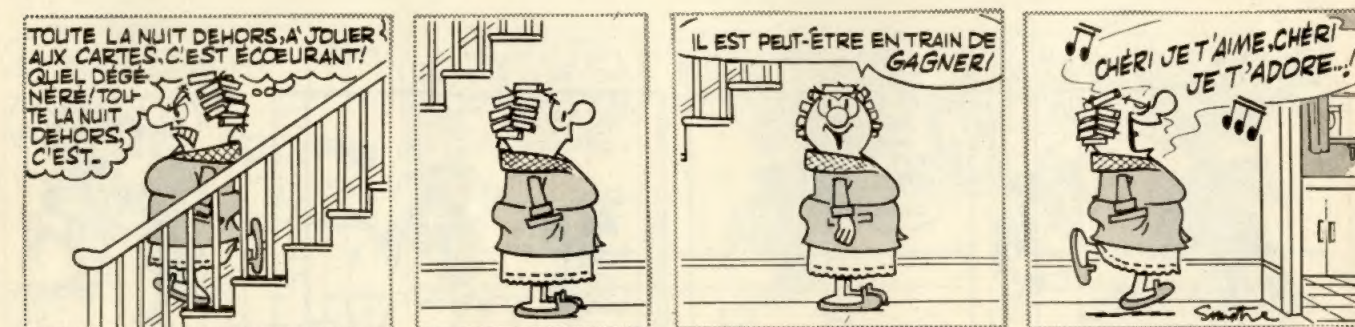
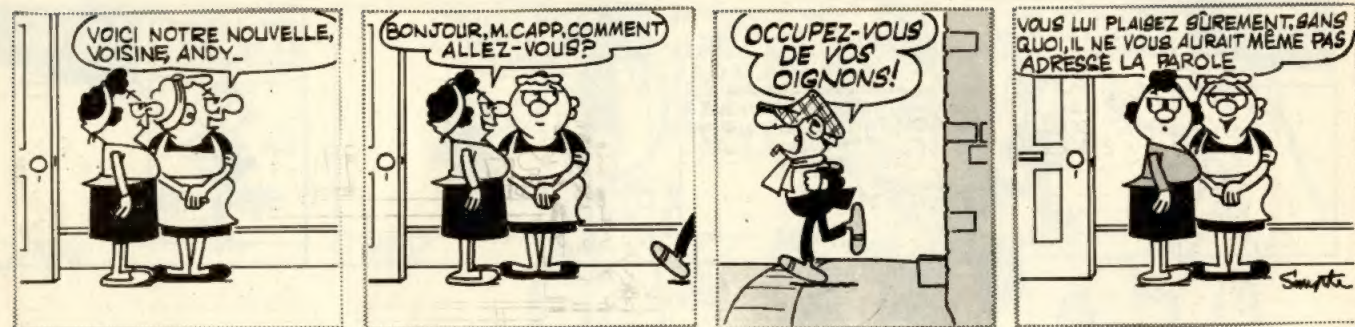
Paire de boucles d'oreilles

ques et de tous les pays. C'est un coin de l'activité et de l'histoire du cinéma qui est négligé. Pourtant, outre les qualités propres qu'elles peuvent avoir, les bandes-annonces ont un intérêt qui n'est pas négligeable, comme révélateur sur la manière dont le cinéma peut être perçu, vendu, présenté, maquillé, fourgué. La bande-annonce, c'est le boniment du cinéma. Un festival de bandes-annonces qui s'appellerait : « Le boniment du cinéma ».

Smythe

Andy Capp





CATACLYSMES ESPAGNOLS ET FOUTOIR BONAPARTISTE

Les gens qui font des collages ont ceci d'agaçant qu'ils cisailent et mettent au pillage des tas de revues vénérables et de magazines illustrés rarisssimes pour en tirer des choses de leur façon qui sont le plus souvent dix fois moins étranges, fascinantes et superbes que les images toutes bêtes qu'ils ont découpées sans remords. Des remords, la prière d'insérer du livre intitulé **Une biographie** prétend que Chumy Chuméz en a eu, au moment de découper les collections des sublimes **Illustration espagnole**, **Illustration ibérique** et **Illustration artistique** que le hasard et ses patientes recherches lui ont mises entre les mains. Chumy Chuméz, comme on a pu le deviner, est espagnol. Il a publié pas mal de dessins et de collages dans les revues de son pays, en particulier dans le fameux **Hermano lobo**, que j'ai eu l'occasion de feuilleter de temps en temps et dont je me demande toujours pourquoi il est si fameux. Sans doute, l'opinion feint-elle, par politesse, de croire que l'humour noir espagnol est toujours aussi corrosif et qu'il peut s'exprimer en toute liberté dans des magazines pleins de dessins cruels, de caprices et de fantaisies goyesques. La réalité n'est pas aussi grisante. En tout cas, Chumy Chuméz existe et ce qu'il fait est loin de manquer d'intérêt. Qu'on en juge : **Une biographie** commence comme chez Jules Verne mais bifurque immédiatement vers les musées grévins pervers du style Max Ernst pour nous emmener l'instant d'après dans des jardins enchantés où d'élégants spermatozoïdes cheminent parmi des floraisons arborescentes. Puis, nous sommes en pleine catastrophe nationale espagnole : trois coups de grisou successifs font des milliers de victimes du travail. Nous voilà en pleines funérailles nationales. Espagnoles, soulignons-le, cela a son intérêt. Puis, quelqu'un tire sur le cortège (un mari trompé) et c'est le début d'une réaction en chaîne aux conséquences mondiales. C'est la guerre à perpétuité. Puis, le héros de l'histoire est vendu à des Arabes tripoteurs, de petits enfants, puis il rêve qu'il est officier et qu'il sauve la patrie d'un grand péril, puis il rêve que les lions sont contrain-



d'accepter joyeusement le bonheur planifié des zoos, puis qu'il est dans la Grèce antique où les dieux sont des hommes et les hommes des dieux. Mais bientôt, les grands chevaux sauvages d'Athènes dévorent le Parthénon à belles dents. Le héros meurt, assiste à ses propres funérailles, qui sont grandioses et qu'il croit célébrées pour un autre. Puis tout se termine sur le tableau idyllique et ennuyeux d'une humanité qui a atteint



son idéal de paix et de bonheur universel. Entre temps, on n'a pas cessé de nous entretenir de choses éminemment espagnoles, tout à fait familières aux spectateurs des films de Bunuel, aux admirateurs de Salvador Dali et aux lecteurs de la littérature ibérique. Partout il est question du sens du péché, tout le temps on nous parle des ennemis de la vie, à tout moment on nous replonge dans les cloaques de l'enfance chrétienne, ses mirages oedipiens, ses passions fétichistes, ses égarements masochistes. Le climat de tout cela, on s'en doute, est fort surréalisant. L'inspiration n'est pas aussi souveraine que chez Max Ernst, suprême valeur du collage romantique, on s'en doute aussi. On ne refait pas **Une semaine de bonté** ou **La femme 100 têtes** en 1974. Mais on peut encore découper, coller et donner à voir.

CHUMY CHUMÉZ : UNE BIOGRAPHIE — EDITORIAL FUNDAMENTOS — MADRID 1973 — LES EDITIONS SOLIN — PARIS — 1973.

Si l'on a envie de faire du découpage dans sa tête, en laissant à la maison les ciseaux et le pot de colle, il n'est pas inutile d'aller faire un tour au Grand-Palais où l'on expose jusqu'au 15 avril des dessins et des peintures fin XVIIIe et début XIXe inspirés par les poèmes d'OSSIAN, c'est-à-dire par les œuvres de l'Ecosais MacPherson dont tous nos lecteurs lettrés savent qu'elles exercèrent une influence considérable sur la littérature européenne du siècle dernier. Toute la peinture ossianique qu'on voit au Grand-Palais est profondément ennuyeuse à part deux grandes toiles très célèbres et néanmoins extrêmement déroutantes, celle du violoniste Ingres et celle où Girodet représente l'apothéose des héros français morts pour la Patrie pendant la guerre de la Liberté en hommage à Napoléon Bonaparte (qui n'en voudra d'ailleurs pas pour accrocher aux murs de la Malmaison). L'invraisemblable scène de carnaval où les généraux de la campagne d'Italie rencontrent les héros de la geste ossianique dans des nuées translucides encombrées d'aigles, de coqs et de victoires échevelées tandis que des naïades qui se sont trompées de siècle et qui appartiennent de toute évidence à la peinture de l'Art Nouveau 1900 se roulent sur des tapis de nuages nacrés, ce capharnaüm qu'on dirait inondé de lumière électrique donnera bien du plaisir à plus d'un amateur distingué, qui y reconnaîtra l'une des sources d'inspiration de Salvador Dali. Encore lui. Vous voyez que mes papiers sont composés avec rigueur, obstination et suite dans les idées et que je ne raconte pas tout à fait n'importe quoi.

PEREZ.

LES AVENTURES DE GOODMAN BEAVER

Harvey Kurtzman Will Elder

CETTE HISTOIRE DATE DE 1962.

Cette aventure n'a pas d'autre ambition que de démontrer que l'argent n'est pas tout dans la vie. Non, pas tout dans la vie. Celui qui cherche vraiment une signification à son existence doit se tourner vers

autre chose que les fallacieuses vanités qu'apporte la fortune. En fait, il n'y a qu'une chose qui compte vraiment sur terre plus que tout et qui apporte à l'homme la quintessence de ses aspirations : le pouvoir.

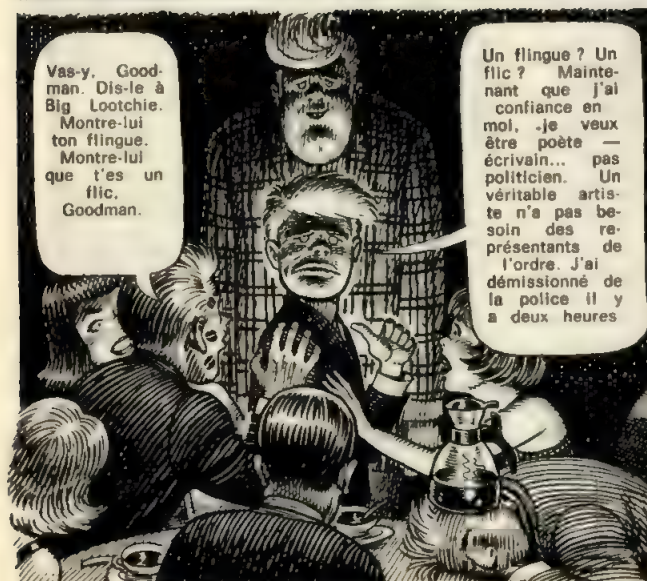


(*) Il s'agit, bien entendu, des époux successifs d'Elizabeth Taylor: Nicky Hilton, Michael Wilding, Mike Todd (du procédé Todd A-O), Eddie Fisher, Richard Burton.



(*) Il s'agit du film On the waterfront (Sur les Quais), 1954.

(*) Marlon Brando appelant sa femme Stella dans Un tramway nommé désir.



LES PETITS-MOQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

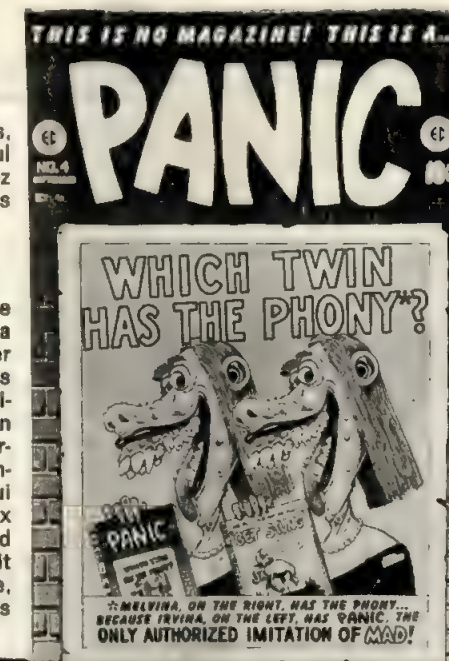
EPISTOLIER Théophraste
classe : Charlie 63

COMPOSITION DE BD

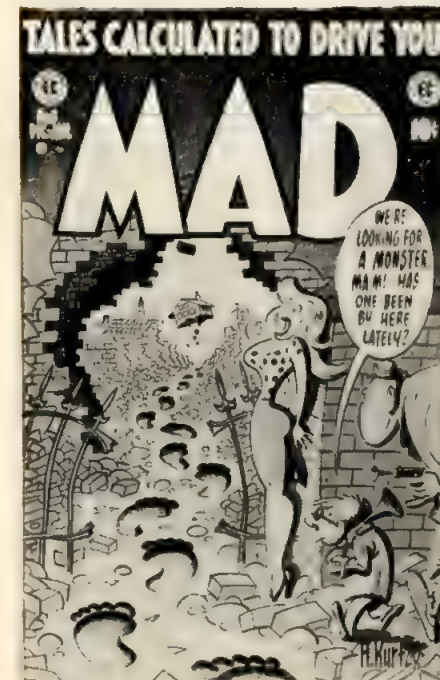
Sujet : A l'aide d'exemples choisis, commentez cette pensée de Paul Valéry : « La BD à l'huile c'est assez difficile, mais la BD à l'eau c'est plus rigolo ».

INTRODUCTION :

De tous temps, les dessinateurs se sont fait taper sur les doigts. Il y a 20 ans, quand Franquin voulait montrer Fantasio à la poursuite des vilains gangsters qui l'ennuyaient, il lui dessinait un revolver dans la main. Alors un anonyme merdeux de la rédaction, armé, lui, d'une gomme aux dents longues, venait effacer le flingue qui faisait si peur, pensait-il, aux petits enfants. Il y a 15 ans, quand Morris décrivait un saloon, il essayait de le montrer tel qu'il avait dû être, avec un crachoir près du zinc et des



payés à prix d'or par de plus malins qui leur laissent une entière liberté. Playboy par exemple. On les cite régulièrement parmi les plus grands dessinateurs vivants. Même chez nous, où l'on ne sait traditionnellement pas grand chose de la vraie BD, nous connaissons presque les noms de Kurtzman, Will Elder, John Severin, Jack Davis ou Wallace Wood. Leur succès immédiat entraîna la naissance d'une foule de de sous-Mad, parfois suscités par la maison même qui les éditait, EC Comics, en tête desquels Panic, qui récupérait toute l'équipe de Mad, Kurtzman excepté, sous la houlette d'Al Feldstein. Au bout de 28 numéros de Mad, Kurtzman sentit la lassitude l'envahir, le ron-ron s'installer, l'essoufflement gagner sa petite revue. Il partit, laissant le vilain copieur Feldstein prendre une place où il est encore, 18 ans après, besogneux et régulier, au sein d'une équipe enrichie en nombre mais guère en qualité, si l'on excepte Don Martin, Joe Orlando, F.K. Freas



images de filles déshabillées sur les murs. Alors notre merdeux s'amenait avec sa gomme à douze lames et surcraie le dessin de la fille, laissant un cadre vide accroché au mur, ce qui tourmenta longtemps l'adolescent que j'étais alors. A cause de ce nuisible, j'ouvris des yeux tout grands la première fois que je vis un revolver, et pour les filles n'en parlons pas...

THESE :

Or, à la même époque, de l'autre côté de l'océan, de joyeux larrons lançaient une revue qui devait venger les dessinateurs d'un demi-siècle de dictature des merdeux tout-puissants. C'était MAD. Mad était fait par Harvey Kurtzman et des copains à lui. La revue, ils en étaient les patrons, ils faisaient tout dedans, et leurs nanas faisaient le ménage elles-mêmes. Tous les merdeux ricanaient en se disant qu'une revue sans merdeux à la tête, ça ne marcherait jamais. Aujourd'hui, les premiers collaborateurs de Mad sont



AVANT KURTZMAN



APRÈS KURTZMAN



et de rares autres. Kurtzman s'en est allé fonder une autre revue : *HELP!*, où ses potes le rejoignent. On y vit aussi un peu tout le monde, de Crumb à Dubout, au milieu de romans-photo, de photos détournées, de nouvelles de SF, etc. Il créa aussi dans ces dernières années 50 (qui sont considérées par les spécialistes comme ne faisant pas partie du fameux « âge d'or ») : TRUMP, toujours avec les mêmes, puis HUMBUG, tandis que l'éditeur Ballantine commençait à sortir des volumes reprenant leurs dessins, ou même des inédits comme ce *JUNGLE BOOK* de Kurtzman que Wolinski nous promet en feuilleton bientôt. Le graphisme était très dépouillé, très simple, contrairement à ses camarades qui se dépensaient sans compter. Il était à cette époque le moins bon, techniquement, des dessinateurs de l'équipe, mais il fut celui qui apporta les meilleures idées, le fédérateur du groupe, celui par qui tout pouvait arriver. Jack Davis spécialisé dans l'horreur, le sport et les fameuses « scènes que l'on aimerait bien voir Will Elder,

délinquant pasticheur dont on doit compter les gags au centimètre carré, Wally Wood et des petites créatures naïves, Al Jaffee et ses fausses pubs, l'in-



croyable créateur de monstres Basil Wolverton dont Willem parle souvent dans sa chronique de bon goût, formèrent autour de lui une équipe unique

dans l'histoire de la B.D. Les thèmes de leurs parodies touchaient à tout : la T.V., le ciné, les romans célèbres, les personnalités connues, le sport, la politique, la S.F., et surtout les autres comics. Chacun était capable de se plier à n'importe quel style, d'imiter le coup de crayon de n'importe quel dessinateur connu, de caricaturer n'importe qui, ce qui devrait faire réfléchir nos jeunes gens. Ces exceptionnelles qualités n'auraient point suffi seules : on le vit bien quand leurs successeurs vinrent briser leurs mauvaises mines sur l'écueil imprévu de l'humour. Qu'il te suffise, patient lecteur, d'acheter un *Mad* récent : tu y verras ce que devient une bonne idée refaite machinalement ou presque pendant dix ans, comme par exemple la parodie-de-film où l'on met dans la bouche des personnages le contraire de ce qu'ils ont dit. Parallèlement à ces parodiques activités, nos joyeux montraient leur aptitude à tout faire en donnant des ban-

des plus sérieuses aux revues d'horreur, d'aventure, de guerre, etc. Wood, Davis, Orlando, sont aujourd'hui plus connus pour ce genre de dessins que pour leur participation à *Mad*. Mais alors, ne serait-il point temps de parler de l'antithèse prévue ?

ANTITHÈSE :

Après s'être essayé un peu à tout, Kurtzman reçut de *Playboy* une offre comme peu de dessinateurs en recevront dans leur vie. Pas con, il accepta. Dès 1962, entraînant son vieux pote Willy Elder, Kurtzman démarrait une bande à épisodes courts : *LITTLE ANNIE FANNY*, chef-d'œuvre technique, tellement bien foutue que le public naïf de *Playboy* y trouvait matière à ses fantasmes, tandis que le public fidèle de *Mad* ne réussissait pas à crier : Récupérés ! à nos héros. Annie promène depuis douze ans ses joyeuses mamel-

les drues et roses entre les pages couleur de cette revue du titillement « jeune-cadre », irrégulièrement améliorée par les plumes malicieuses de Russ Heath, Arnold Roth, Larry Siegel, Jaffee, Frazetta, B. Price ou Paul Coker Jr. pour ne citer que ceux dont je suis sûr et parce que ça fera cultivé, à Charlie on aime bien ça.

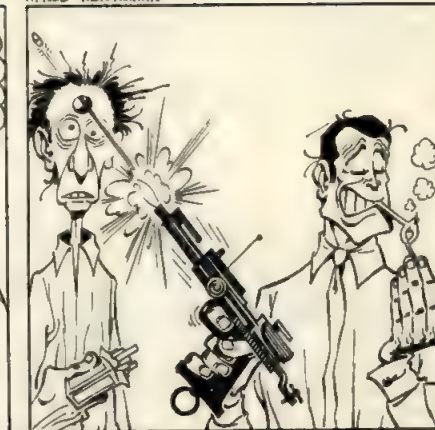
Dans le même temps, la bonne B.D. ayant vu se caser ses meilleurs représentants, elle dut trouver des jeunes. Ce fut l'Underground, les comix, la vente à la criée par les dessinateurs eux-mêmes sur les trottoirs de San Francisco ou de Los Angeles. Crumb, Shelton (qui avaient collaboré à *Help!*), Moscoso, Griffin, Wilson, Lynch, Williamson, Spain, Corben, composèrent la première vague que tout le monde connaît. Une seconde, avec des gens moins connus comme Bob London, Gary Hallgren, Dennis O'Neill, n'a presque pas franchi l'Atlantique. Mais il y eut là aussi des imitateurs, des mauvais, des ringards, des minables. Et tous de faire son petit Crumb, ce qui était un sentiment humain, son succès montant à la tête de plus d'un. D'où l'envahissement du marché, les centaines de titres, la surenchère dans le porno, la politique, la pollution, l'horreur, puis très vite, là aussi, l'usure, le ron-ron, l'ennui. Les comix ne se sont plus vendus, même les bons. L'underground est mort. Si si. Je l'ai lu dans le journal. Heureusement, chez nous autres Français, on a toujours un train de retard, on trouve encore ces comix — même en province — pour pas très cher. Un conseil gratuit du père Epistolier : un comix normal, un bon, état neuf, se vend 4 ou 5 F. Si un voleur essaie de vous en fourguer pour le double, parfois jusqu'à 18 F, foutez-lui sur la gueule, il n'aura que ce qu'il mérite. Les comix anglais — y en a des bons — dans les 3 F. Reconstituez-vous vite une collection on en trouvera moins d'ici quelque temps. Gageons, dit le farceur, que dans quelques années, nous en trouverons en rééditions luxueuses, ou l'intégrale des ZAP en 10/18, avec préface de Lacassin ou Fresnault-Deruelle, on va bien rigoler.

Pour en revenir à notre sujet — la B.D. à l'eau — nos undergroundeux sont aujourd'hui sollicités de l'exacte même manière que leurs aînés de *Mad* dix ans auparavant. *Playboy* leur fait un pont d'or, que certains ont tenté de franchir. Notre reporter hardi ne manquera pas de vous tenir au courant des tractations et vous révéler à quel prix chacun va se vendre. Il ne nous reste plus qu'à attendre la troisième vague, celle dont nous parlerons le mois prochain si elle est née entre-temps.

AVANT KURTZMAN



APRÈS KURTZMAN



SYNTHÈSE :

Pour les niais qui, baveux, ragnagna, ricanants, tocataqueurs, flelleux, m'ob-



jecteraient : Oh ben nous autres, chez nous, on a bien meilleur, Hara-Kiri, l'Echo des Savanes, là aussi, tiens y a

de la parodie, du cul, de l'outrance, de l'audace, du chladé, de l'humournaure, du délire graphique, etc... j'ai la réponse facile : s'ils sont si bons, c'est sûrement qu'ils ont tous copié. Ou quasi. Dans certains hebdomadaires dont je ne donnerai pas le nom — pas fou — on peut voir de laborieux imitateurs tenter chaque semaine la parodie d'un film ou d'autre chose, avec les mêmes gimmicks de caricature que ceux du nouveau *Mad*. C'est peut-être efficace aux U.S.A., mais chez nous on trouvait, au siècle dernier, cette façon de faire dans l'Assiette au beurre, le Rire ou la Caricature ; ça consiste à appuyer sur les caractéristiques physiques du personnage. C'est typiquement l'humour du XIXe siècle.

Quant aux meilleurs de nos graphistes, les Gotlib (alors cette illustration, tu t'y mets, feignasse ?), les Mandryka (dans l'esprit plus que dans le dessin pour ce dernier), les Moebius, etc., procèdent — avec, comme dit l'autre con, leurs particularismes particuliers et leurs talents respectifs — de la même forme d'humour, de la même

AVANT KURTZMAN



APRÈS KURTZMAN



LES PETITS-MOQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

(suite et fin)



trituration graphique, de la même sur-renchère, qui les obligent à suer de plus en plus longtemps sur une planche. On peut aussi, si l'on est patient, retrouver cela chez Al Capp, voire Will Eisner ou Jacovitti, comme on veut. C'est sûrement un phénomène lié à l'époque ou quelque chose comme ça. On peut se livrer à des savantes comparaisons : le n° 1 de Mad et l'épisode de Lucky Luke contre Billy the Kid ; eh ben on peut y voir un petit bonhomme qui ressemble beaucoup à Billy, et la trouvaillie du héros qui tire, et rattrape son verre sans qu'il tombe, s'y promène deux fois ; en 1952.

Quant à nos hara-kiriens, bien qu'ils aient été très gentils avec moi, ils ne seront pas épargnés ; bien fait pour leurs gueules. Fallait pas éditer, dans les années 65-66, la version française de Mad. Le sommaire de ces fascicules très recherchés (je suis d'ailleurs acheteur) nous livre les noms de Bernier, Cavanna et Melvin Van Peebles. (Ce dernier avait adapté la Reine des Pommes de Chester Himes, que dessinait Wolinski. Que nos lecteurs prennent leur plume pour lui écrire de le rééditer en album dans la série Bête et Méchante, depuis le temps qu'on l'attend). Toujours est-il que ce Mad français n'eut que six ou sept numéros, tant le public de l'époque se foutait de la B.D. et de l'humour. Tout cela a bien changé ; encore un des acquis de mai 68.

Wolinski vous dira lui-même, vous l'a déjà dit d'ailleurs, l'importance que les dessinateurs de Mad ont eue pour lui, particulièrement Will Elder. Tout l'univers d'Elder bouffait celui de Wolinski. Notamment dans Cette Reine des Pommes. Un jour, Wolinski en a eu assez, il a changé de style. Complètement. Je ne vais pas vous faire un cours sur Wolinski, je serais hors-sujet et il n'aime pas ça. Mais aujourd'hui qu'il s'est libéré l'esprit de tout ça, il va pouvoir nous passer plein de bandes de Kurtzman, Elder, etc, en toute tranquillité. Y a longtemps qu'on attendait ça. Surtout qu'il ne faut pas en faire tout un plat de ces « influences » : y a des mois où c'était Mad qui repiquait des trucs sur Hara-Kiri, ou qui lui faisait un clin d'œil par dessus l'océan, comme il sied entre gens mal-élevés qui se sont reconnus. Tout ce petit monde se coplait dessus les uns les autres, mais c'était surtout pour se retrouver tous ensemble dans la même classe l'année d'après. Ils n'ont pas trop mal réussi, ils ont tous leur bac maintenant, et des bonnes situations, des belles femmes, des grosses voitures, des cigares, la bonne vie.

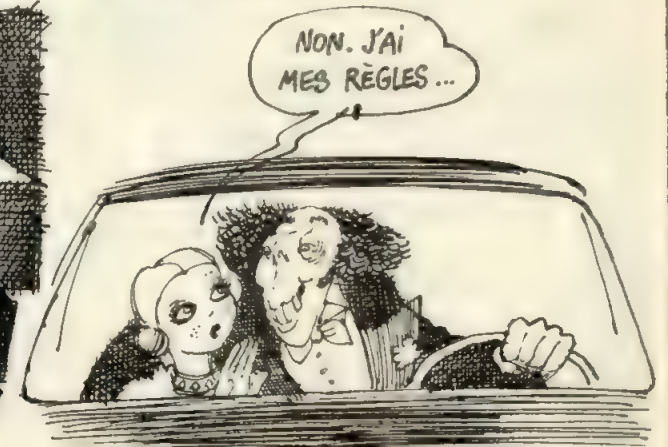
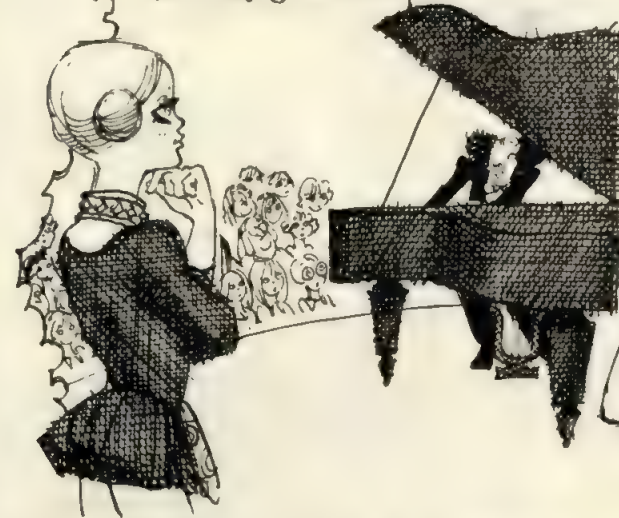
CONCLUSION :

Ça valait le coup, non ?

Théopraste Epistoller.

C'est moi qui organise les concerts du Centre Artistique...

... et qui raccompagne les solistes à leur hôtel...



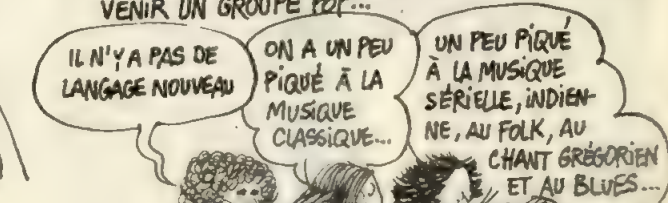
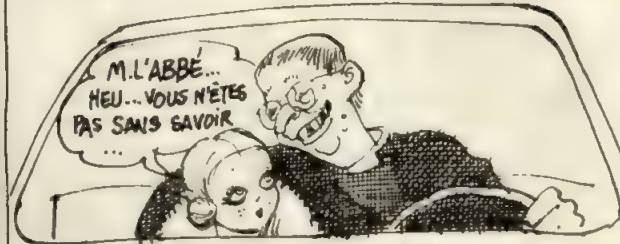
... aussi bien les solistes de musique classique, que sérieelle ou indienne...

... ou des chanteurs de folk, occitans ou bretons...



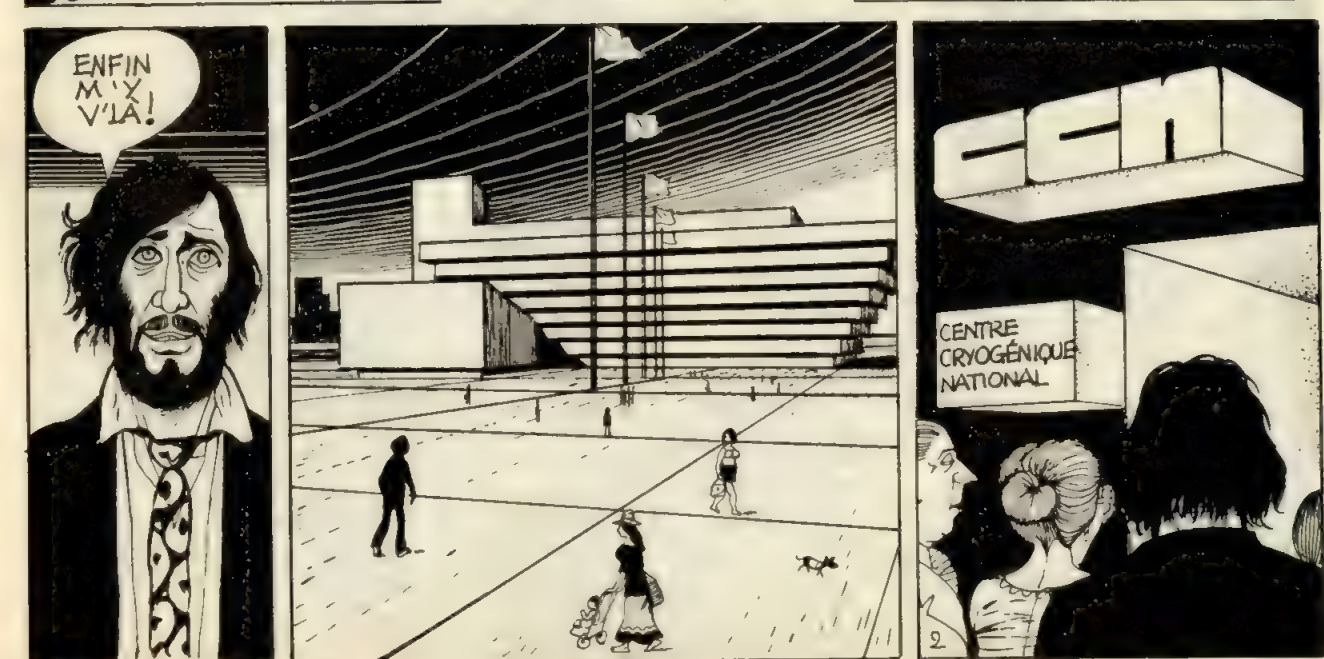
... ou les petits chanteurs à la Croix de Bois...

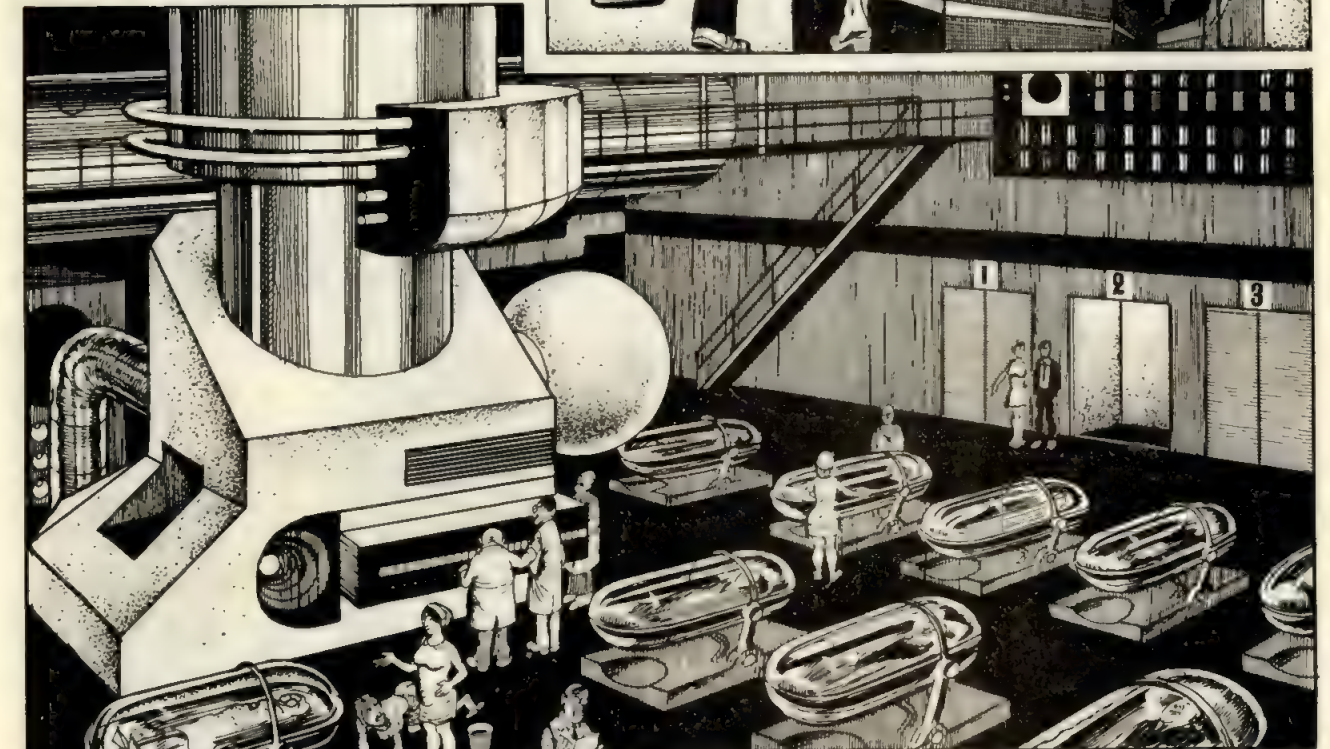
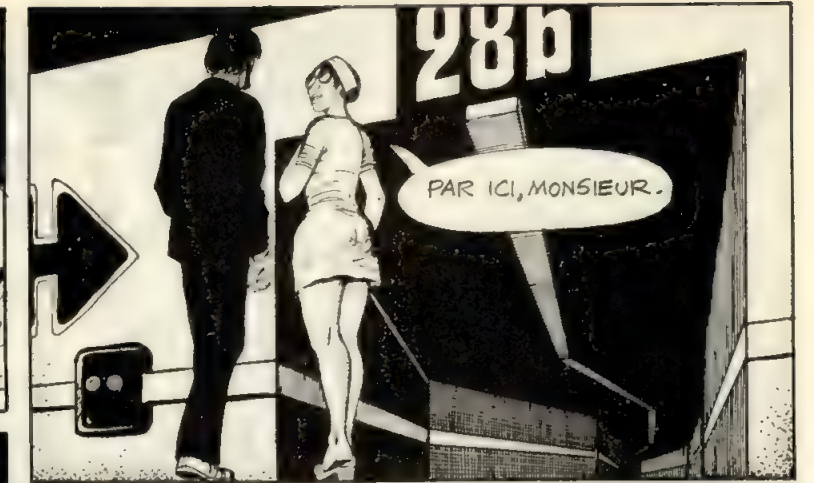
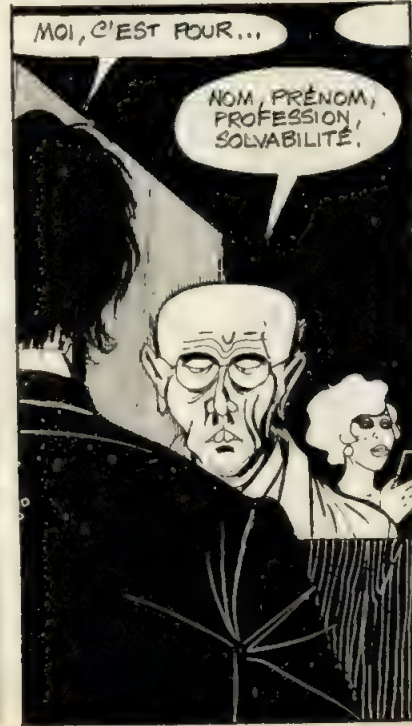
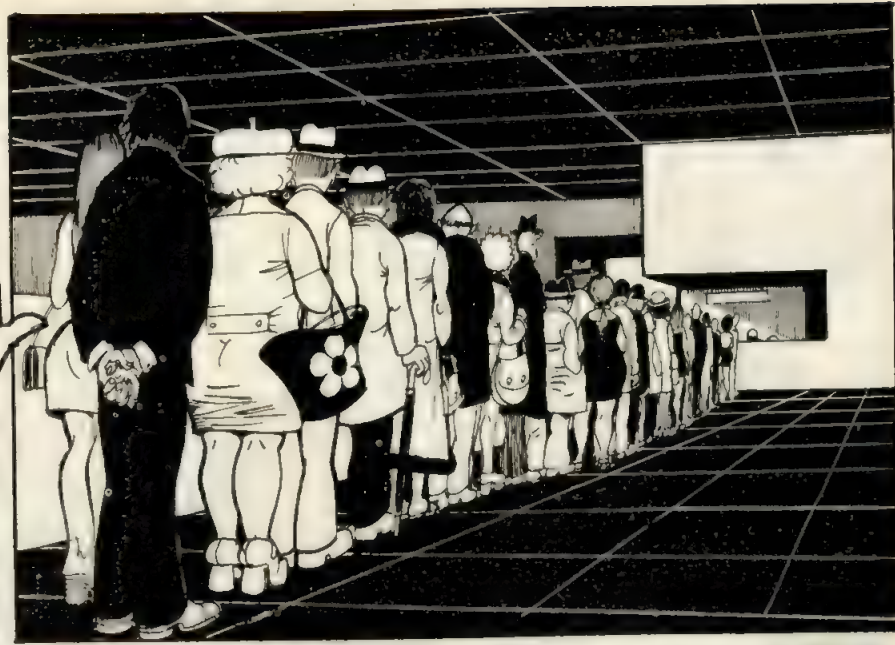
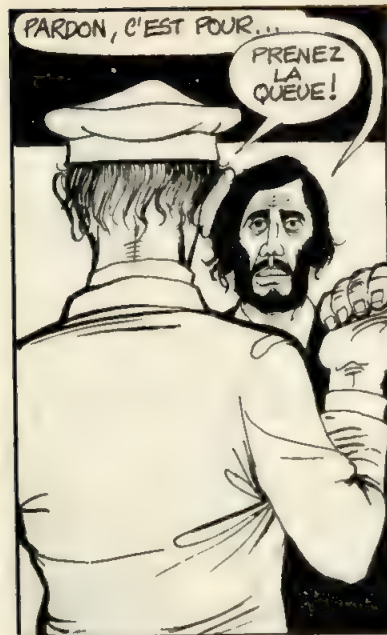
MAIS TOUT ÇA, C'EST DÉCADENT, JE PÉNSAIS... JE RÉVAIS D'UN LANGAGE NOUVEAU POUR RÉPONDRE À L'ANGOISSE EXISTENTIELLE DE CHACUN... J'AI FAIT VENIR UN GROUPE POP...



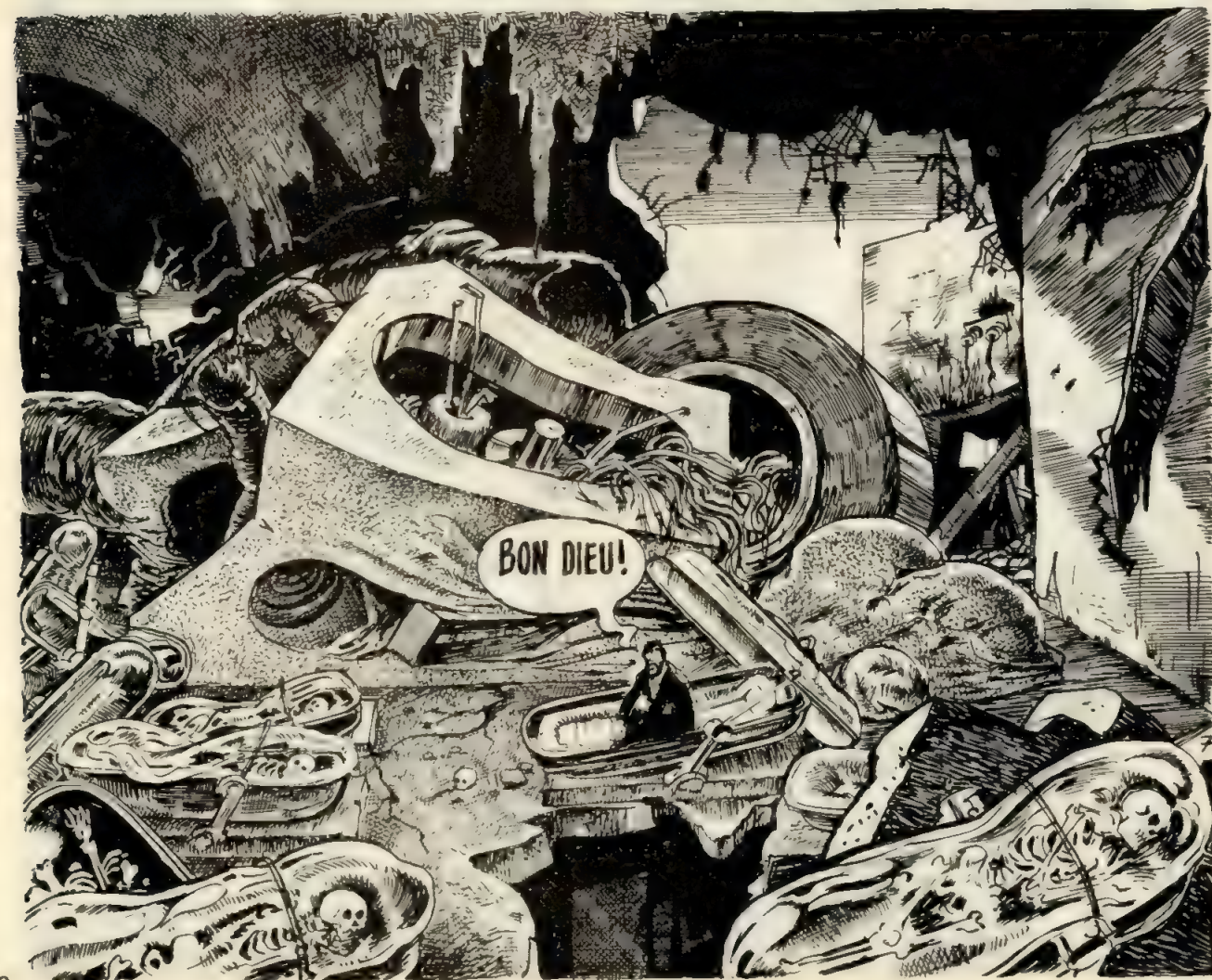
... ou des chanteurs de blues...













CHEZ LES



GROUCHO CAT. 473

DETAIL DE L'GENERIQUE DU FILM "MVA LA MUERTE" DE ARRABAL

PAYSAGE DE MER

AFFICHE HARA-KIRI 1962

HARA-KIRI

HEBDOMADAIRE SATIRIQUE

1,90nf



TOPOR

Tandis que des foules font du pique-nique le dimanche après-midi parmi les cadavres déchirés des 351 victimes d'un accident d'avion, un vieillard sénile fait gorotter un homme de vingt ans, le *Parisien Libéré* atteint une diffusion de 783932 exemplaires et une équipe catholique de rugby se mange l'un l'autre dans l'Andes c'est un soulagement de feuilleter l'oeuvre de Topor, on y trouve un monde sain où on mit du sel et du poivre sur son voisin avant de le manger, où Jésus marche sur les ondes mais glisse sur une peau de bananes, tombe avec sa tête sur une onde aigue et perd la vie. On lève la casquette d'un

soldat pour y laisser tomber une bombe (un des dessins qui étaient assez bien pour les reproduire deux fois dans le livre dont je parle ci-dessous), on peut être mortellement blessé par un nuage tombé ou un peigne et si on pisse de l'acide chlorhydrique sur quelqu'un, bien sûr qu'il fond comme un homme de neige. Il peut arriver qu'on vomit, transpire, chie, pleure, perd de la morve et pisse au même temps et qu'une femme se promène en enculant deux chiens avec ses pieds. Ah, si Topor regnait sur le monde on rigolerait bien! Il est con de construire des monuments

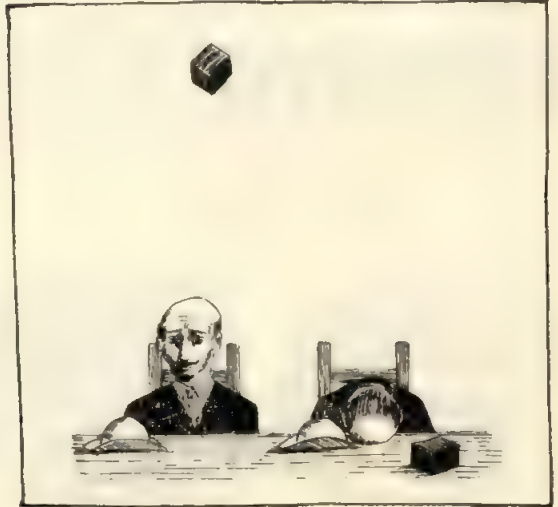
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel mouette ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel
ciel ciel ciel ciel ciel ciel ciel mouette ciel

mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer
mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer mer

vague vague vague vague vague vague vague vague
vague vague vague vague vague vague vague vague
vague vague vague vague vague vague vague vague

écume écume écume écume écume écume écume écume
sable sable sable varech sable varech sable sable
sable sable sable sable sable sable sable sable
sable sable Angine sable sable sable sable
sable Jonathan sable sable sable sable
sable sable sable sable sable sable sable sable
sable sable sable sable sable sable sable sable
sable sable sable sable sable sable sable sable
sable sable sable sable sable sable sable sable
sable sable sable sable sable sable sable sable

ESTRHERES



Chez les flics

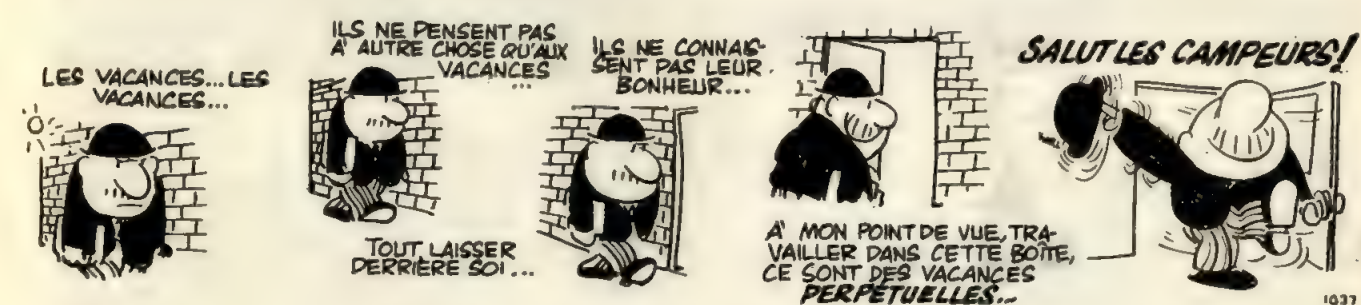
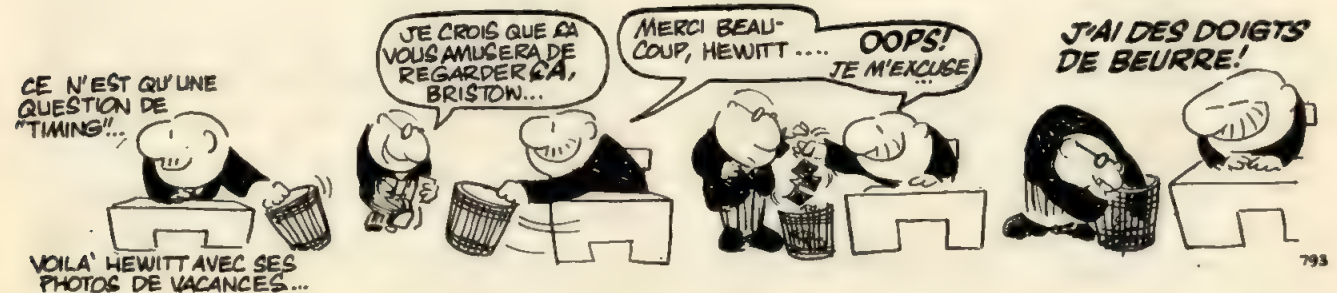
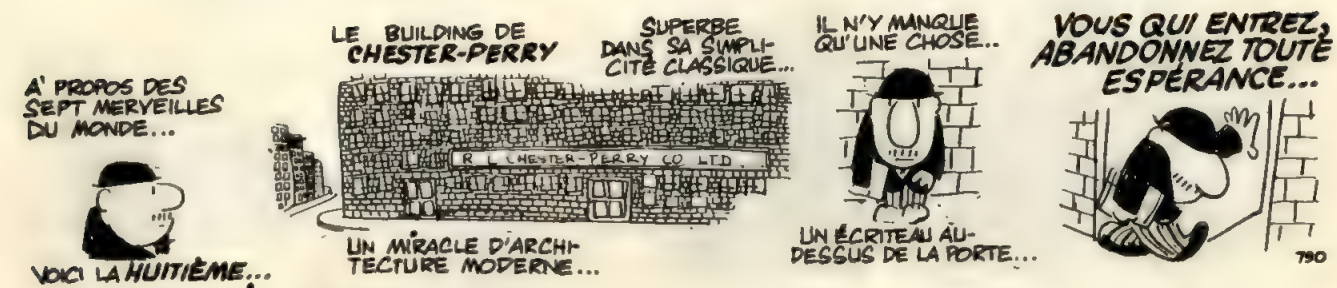


pour des morts, cela leur dit rien et ce sont des obstacles pour les vivants. Donc on a fait un monument pour Topor quand il est encore parmi nous et, à 36 ans aura peut-être bien du temps pour en jouir. C'est devenu un livre qui contient à peu près tout ce que Topor a voulu montrer de lui (encore un avantage d'assister à la construction de son propre monument), des extraits de la plupart de ses livres, des dessins innumérables, documents (diplôme de natation, lettres de Punch et du *New Yorker*, en refusant ses dessins en 1959,

des pages des gens qu'il admire: Ronald Searle, Roman Cieslewicz, Arrabal, Toshio Saeki et Abel Fairre, des photos, des textes sur lui ou de lui ou de lui sur lui. C'est un livre où on s'y perd: en cherchant un certain texte on tombe sur quelque chose d'autre intéressante et y reste en lisant ou regardant et oublie ce qu'on cherchait au début. Cela s'appelle "TOPOR", n°1 de la série "les cahiers du silence", chez éditions "La Marge Kesselring" (58 rue de Malte, 75011 PARIS). (plus que 200 pages).

allan

Bristow



LA MÈRE FITZGERALD

Il n'y a plus que les tournées de Norman Granz ou les galas Ténor-Fillpacchi pour attirer la grande foule des joyeux ploucs à un concert de jazz, mais tous les gens dans le coup vous diront que ce genre de manifestation ne vaut pas tripette : entreprise commerciale, circuit officiel, musique de distraction facile à écouter, caricature du jazz, marchands de soupe et Cie, public à la con des naïfs qui croient que le dessin animé c'est Walt Disney et le jazz Louis Armstrong, Ella Fitzgerald, Django Reinhardt et Sidney Bechet. La merde, quoi.

Comme je suis scatophile en diable, je prends le temps, entre deux concerts progressistes et confidentiels, de céder à mon penchant trivial pour les big bands qui swinguent et rien de plus, les orchestres typiques, les danseurs à claquettes, la chanson en général et les chanteuses en particulier.

L'élément vocal a une part essentielle dans le jazz : à l'origine, les « Steiny » n'abondaient pas dans les champs de coton. Le rôle des chanteurs reste privilégié dans le gospel, le blues et le rythm and blues, et si le jazz proprement dit est devenu essentiellement instrumental, les phrasés et les sonorités sont souvent étrangement proches de ceux des voix humaines. Pourtant, les vocalistes, du moins chez les spécialistes européens, ne suscitent pas un intérêt passionné. Une chanteuse, dans un concert, c'est la détente, l'attraction, le bada, le superflu, point trop n'en faut. Si elle est jeune, sexy, sensuelle, on apprécie ses nichons, ses fesses et sa façon de les remuer ; si elle est pathétique, on s'émeut cinq minutes de sa sensibilité et de son aptitude à souffrir ; mais on lui accorde rarement une place de musicien à part entière et, alors qu'on la supporte sans broncher n'importe quel sax verbeux, une honnête technicienne qui connaît son métier se fait vite foutre dehors sans atermoiements in-tempestifs.

Une chanteuse sur scène, ça me fout un coup au cœur, d'abord parce qu'elle est seule sous les regards, ensuite parce qu'une voix c'est le plus dur des instruments, c'est transparent, direct, pas moyen de camoufler les défaillances. J'aime, sans distinction de style, de taille, de poids, d'âge ni de race, toutes ces bonnes femmes qui font face au public, sans armes, en gardant le tempo : les doudons du gospel, qui suent sur le chemin du paradis en relevant leur robe sur des mollets de rugbymen, tout autant que Tina Turner, qui met en rut tous les spectateurs mâles et quelques spectatrices au tempérament généreux.

J'aime Marilyn Monroe, qui n'avait pas que des courbes talentueuses, quand elle chante, faut écouter comme, « My heart belongs to Daddy ». Et j'aime cette vieille professionnelle d'Anita O'Day, avec ses pattes d'oies, son fond de teint et ses gants blancs, celle qui s'est fait sortir au T.N.P. (sans avoir pu montrer de quoi elle était capable) par de joyeux plaisantins qui n'aiment pas la vulgarité (si ça se trouve, c'est les mêmes qui vont voir des machins Kitch élaborés : le mauvais goût, d'accord, mais au deuxième degré).

J'aime Ella Fitzgerald aussi bien que Billie Holiday. Alors là, minute, faut pas pousser : Billie, exploitée, meurtrie, droguée, malade, violée à 13 ans et peut-être même à 11, la copine à Lester Young qui a eu tant de malheurs qu'on en a fait un film si émouvant que toute l'Amérique pleure à ce jour sur les juke-boxes, et la mère Fitzgerald qui passe à l'Espace Cardin avec des places à 20.000 balles ! Bon, si vous le prenez comme ça, je retire ce que j'ai dit, c'était juste une boutade, une plaisanterie, un paradoxe. S'il vous plaît, ne m'arrachez pas l'autre œil.

On adore les légendes et les artistes maudits, dans le jazz comme ailleurs. Y'a même des fois où je me demande si on n'aime pas que ça, comme de vulgaires lecteurs de France-Dimanche. La pauvre petite Billie a supporté sur ses frêles épaules des coups qui auraient démolé n'importe lequel des malabars qu'elle protégeait, mais elle trouvait la force de monter sur scène et d'assurer sa partie et c'est ce qui la distingue de toutes les paumées de Harlem sur lesquelles personne ne s'apitoie jamais. Paf ! j'y vois plus rien ; va falloir que je finisse à tâtons, et ron et ron petit pas. Frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie. Or, comme les gens heureux, Ella Fitzgerald n'a pas d'histoire, elle n'a pas non plus de génie, elle n'a que du talent. D'ailleurs, écoutez voir : à 16 ans, elle a gagné un concours de chanteurs amateurs à l'Apollo de Harlem, un peu comme Mireille Mathieu à Sport-Dimanche, sauf que le public de l'Apollo c'était pas des enfants de chœur et qu'on ne leur faisait pas prendre Georges Jouvin pour Louis Armstrong. Elle était mal fagotée, avec des grands pieds, bref, pas plus attractive qu'aujourd'hui. Ça n'a pas empêché Chick Webb de l'engager. Et Chick Webb, on ne lui faisait pas prendre Yvette Horner pour Clifton Chenier ; il dirigeait un de ces grands orchestres swing très populaires qui faisaient danser M. et Mme Smith (à moins que ce ne soit M. Smith et Mme Davidson) juste avant la guerre. Chick Webb était un remarquable batteur, ce en quoi il avait d'autant plus de mérite qu'il était peu ou prou bancal. Comme Toulouse-Lautrec, mais frapper des peaux, c'est plus difficile et c'est bien plus beau que la peinture à l'eau.

Ils vont travailler ensemble jusqu'à la mort du drummer. En souvenir de leur collaboration, cette gamine, elle n'a encore que 21 ans, maintiendra en vie l'orchestre de son ami jusqu'en 41. C'est déjà une petite performance qui prouve qu'à défaut de séduction, elle ne manquait pas de nerf et savait inspirer de l'estime et du respect. Le big band, c'est la bonne école, une équipe où la chanteuse n'est que le nième musicien parmi ses camarades, y'a pas le temps pour les dépressions et les caprices. (Dans les tournées de l'orchestre Thad Jones-Mel Lewis, Dee-Dee Bridgewater se coltine ses valises comme tout le monde, mais elle doit de plus paraître en scène, fraîche et vêtue avec soin). Plus tard, entre deux concerts, elle a épousé Ray Brown qui n'est peut-être pas le bassiste le plus révolutionnaire, le plus inventif, le plus inspiré, mais qui a une technique à vous rendre malade (la technique, c'est chiant et pas important en soi, sauf quand elle atteint un point de perfection tel, que c'est miraculeux. Pas avant, ni après, juste là où ça fait du bien, avec aisance : schboing). Entre deux concerts, ils ont divorcé, sans drame. Comme les sentiments n'empêchent pas les choses sérieuses et qu'il faut savoir faire la part du feu, il reste son accompagnateur bien après leur séparation.

Ella a 40 ans de métier, tellement de métier que, maintenant, c'est un peu toujours pareil, sans risque, sans danger, sans surprises. Mais c'est cette maîtrise qui lui permet, quand un criquet impertinent vient troubler son tour de chant (Antibes en 64), d'inventer du tac au tac un dialogue délirant. La mère Fitzgerald est en train de perdre la vue, mais les scènes et les coulisses toujours semblables elle les connaît par cœur, elle ne connaît que ça, et elle poursuit ses tournées interminables, avec son air de jeune fille vieillie que le plaisir du public ravit encore. A 20.000 balles la place, à 2.000 balles la place ou pour une poignée de clous dans un fauteuil roulant. C'est tout ce qu'elle sait faire.

Parmi les enregistrements d'Ella Fitzgerald pas chers et disponibles chez tous les disquaires dignes de ce nom, on a sélectionné pour vous :

Sur MCA Barclay :

Les 4 volumes avec Chick Webb et plus particulièrement « Ella swings the Band », le 4ème, n° 510.087.

Dans la série Jazz Stars, le « Just swing », enregistrements réalisés entre 44 et 55 avec plein de chouettes musiciens en vogue à l'époque.

Sur Verve-Polydor :

Les 3 Ella avec Armstrong et celui avec Count Basie.

Et si vous n'aimez pas ça, vous n'êtes que des pisse-froid.

Chris Flicker.

L'AUBERGE

de S. BUZZELLI



C'ÉTAIT BIEN LA ROUTE...
JE LA RECONNAIS...

LA VOILÀ!! EXACTEMENT
COMME AVANT. JE ME
SOUVIENS D'AVOIR FAIT UN EXCEL-
LENT DÎNER ICI...



IL Y AVAIT UNE SU-
PERBE CRÉATURE QUI SERVAIT
À TABLE. SYMPATHIQUE EN PLUS...

LE PATRON ÉTAIT CHARMANT,
SOURIANT... "ERNEST"... JE ME
SOUVIENS MÊME DE SON
NOM...



AHEM... BONSOIR.
CE N'EST PAS
TROP TARD
POUR DÎNER ?

NON!

ENTREZ !



METTEZ-VOUS LÀ!
NON, LÀ,
J'AI DIT.

J'AIMERAIS MIEUX
ICI
BIEN... AHEM.
ÇA VA, MAIS
POURQUOI ?

PARCE QUE !
AH, AH, AH!
VOUS ÊTES UN
MARRANT, VOUS!
MAIS DITES-MOI ERNEST
N'EST PLUS LÀ ?



PARTI...
CHANGEMENT DE
PROPRIÉTAIRE.

ERNEST ÉTAIT TROP MOU,
TROP GENTIL AVEC LES CLIENTS,
ET AVEC TOUT LE MONDE.
IL A FINI PAR SE RUINER...
MAINTENANT,
C'EST MOI
LE PATRON
ICI.



DITES-LENC, ÇA NE DOIT PAS
ÊTRE DRÔLE TOUTS LES JOURS AVEC
CE PATRON... VOUS SAVEZ, QUAND ON
A ROULÉ PENDANT DES HEURES, ON
CHERCHE UN ENDROIT
UN PEU REPOSANT.
... PAS LE GENRE
RESTORANTE. ALORS,
COMME JE ME SOUVENAIS
ÊTRE PASSÉ PAR ICI, JE
PENSais MÊME...



... PEUT-ÊTRE PASSER LA NUIT ICI... MAIS ÇA A CHANGÉ, CE N'EST PLUS COMME AVANT... VOUS SAVEZ, VOUS ÊTES TRÈS BELLE, VOUS ME PLAISEZ BEAUCOUP.

HUM... L'ANCIENNE SERVEUSE ÉTAIT PLUS AVENANTE.

JE ME SOUVIENS QU'AVANT C'ÉTAIT MIEUX ÉCLAIRÉ, ÇA FAISAIT PLUS GAI...

PEUT-ÊTRE BIEN QUE VOS YEUX SONT FATIGUÉS AVEC L'ÂGE, MOI JE TROUVE QU'ON VOIT ASSEZ.

VAUT LE DÉTOUR! BEL ACCUEIL... BELLE TENUE... REGARDEZ-MOI CELUI-LÀ!... ON CROIRAIT UN GARDIEN DE PRISON PLUTÔT QU'UN HÔTE PRÉVENANT.



HEIN?? QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA? JE N'AI RIEN COMMANDE. JE N'AI PAS CHOISI LE POULET.



CHOISIR?!!! J'AI DIT QUE JE NE MANGE! MANGE! MANGE! POULET!



BEUARK! QUELLE HORREUR! ON DIRAIT QUE CE POULET A ÉTÉ PÉTRIFIÉ!



TROP DUR, LE POULET?

VOUS AVEZ DE MAUVAISES DENTS...

GNUM... SGROSH

MGN...

REGARDEZ... PEUT-ÊTRE QUE VOUS DÉFENEZ KÂTEUX

SGROSH



CELUI QUI N'EST PAS CAPABLE DE MORDRE DANS UN POULET COMME ÇA N'A QUE LE DROIT DE SE TAIRE.

TENEZ, ESSAYEZ ENCORE!

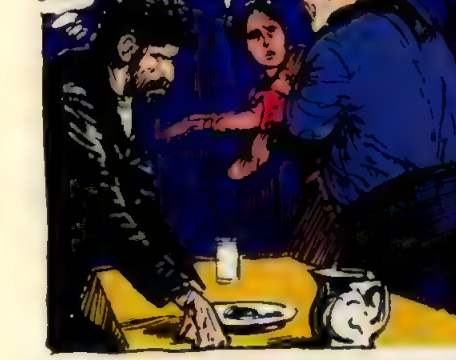


MES DENTS SONT EXCELLENES, DISONS QUE JE N'AIME PAS LE POULET... POURRAIS-JE AVOIR UN PORTAGE?



Y'EN A PAS...

IL VAUT MIEUX QUE JE M'EN ALLE SI JE NE VEUX PAS ME METTRE EN COLÈRE



ET TOI, QU'EST-CE QUE TU FOUS LÀ! VA À LA CUISINE! JE T'AI DÉJÀ DIT MILLE FOIS DE NE PAS PARLER AUX ÉTRANGERS.

MAIS, JE N'AI RIEN DIT!

ATTENDEZ!! ATTENDEZ!! L'ADDITION!! L'ADDITION!!



MAIS... JE N'AI RIEN MANGÉ...

VOUS N'AVEZ RIEN MANGÉ, MAIS VOUS M'AVEZ ENNUYÉ. VOUS ÊTES LE GENRE D'EMMERDEUR QUE JE NE PEUX PAS SUPPORTER... LE GENRE...



... À TOUJOURS TOUT CRITIQUER... REGARDEZ LES AUTRES COMME ILS SONT SAGES... ILS MANGENT ET ILS LA FERMMENT...



JE NE COMPRENDS PAS COMMENT ILS PEUVENT VOUS SUPPORTER.

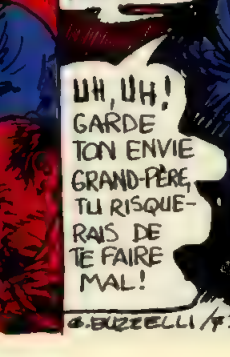
Y'A PAS LE CHOIX ICI À PLUSIEURS KILOMÈTRES À LA RONDE, Y'A QUE MOI!

EH! JEUNES GENS, COMMENT AVEZ-VOUS TROUVÉ LA TAMBOUILLE QUE VOUS A SERVI MONSIEUR? IL SERAIT TEMPS DE LUI RIVER SON CLOU, À CE GARGOTIER.



BON! P'TIT MACAQUE... MA PATIENCE A ASSEZ DURÉ...

DIS-MOI, TU ES VENU SEMER LA ZIZANIE PARMI MES CLIENTS LES PLUS FIDÈLES? C'EST ÇA QUE TU VEUX, HEIN?

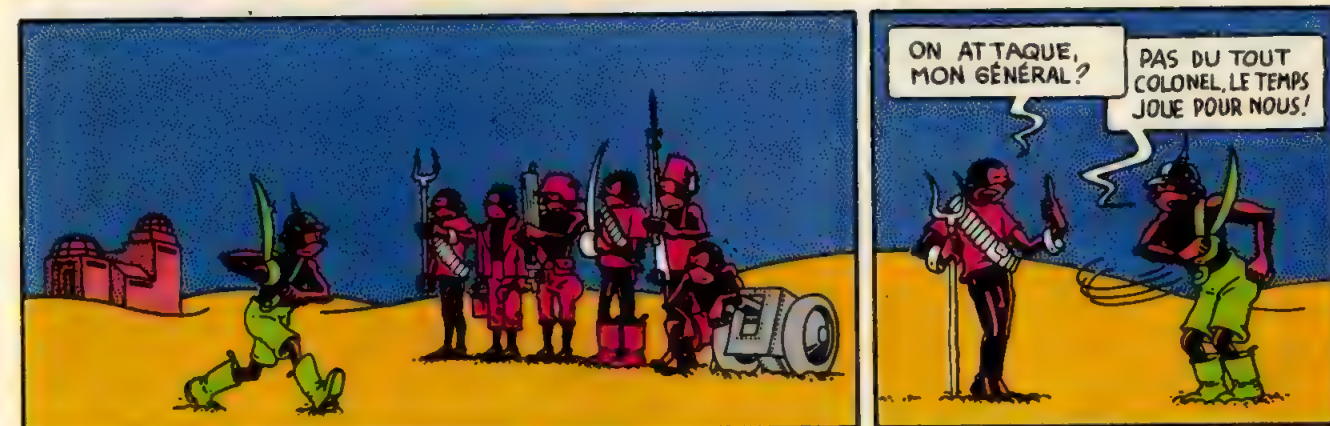
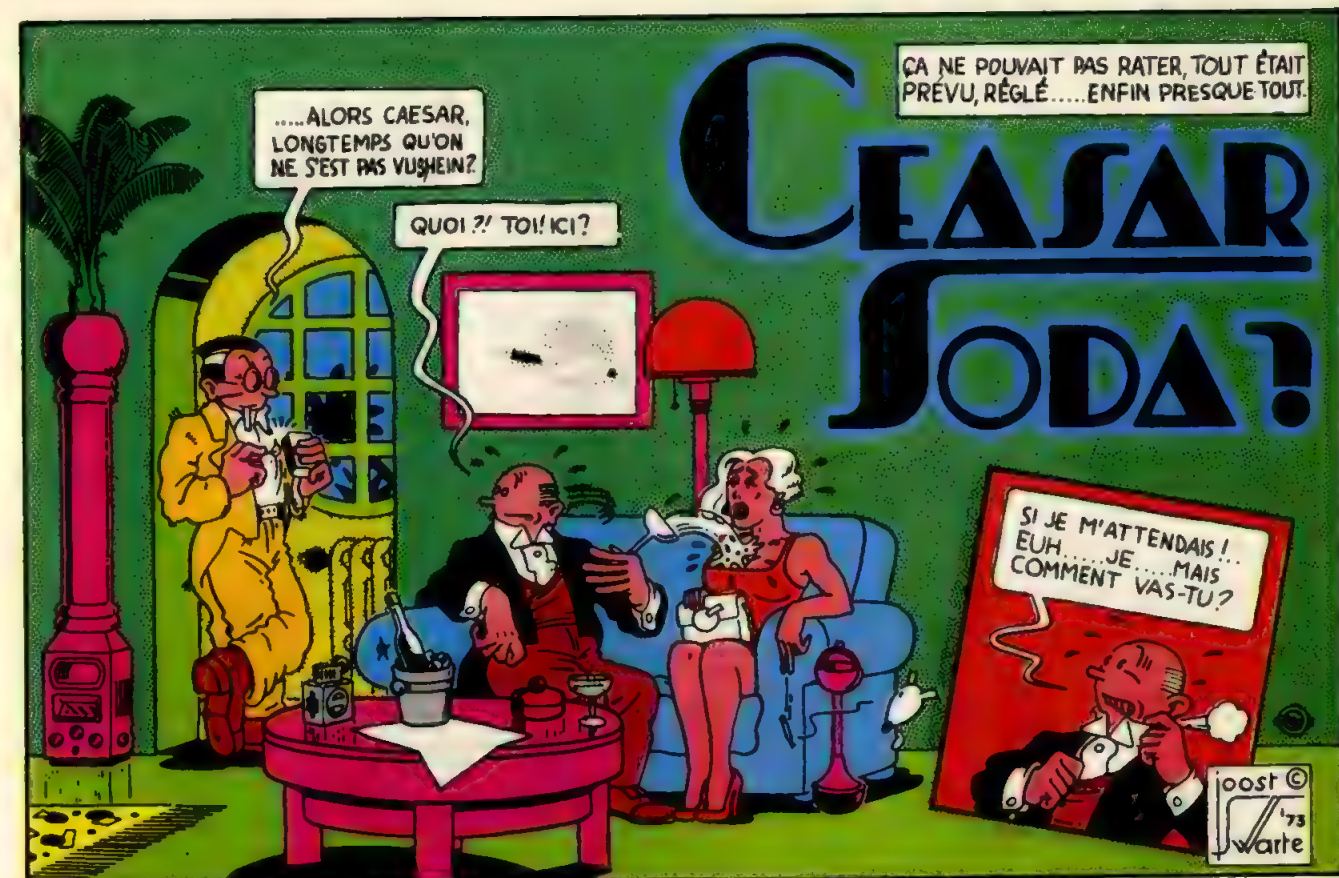


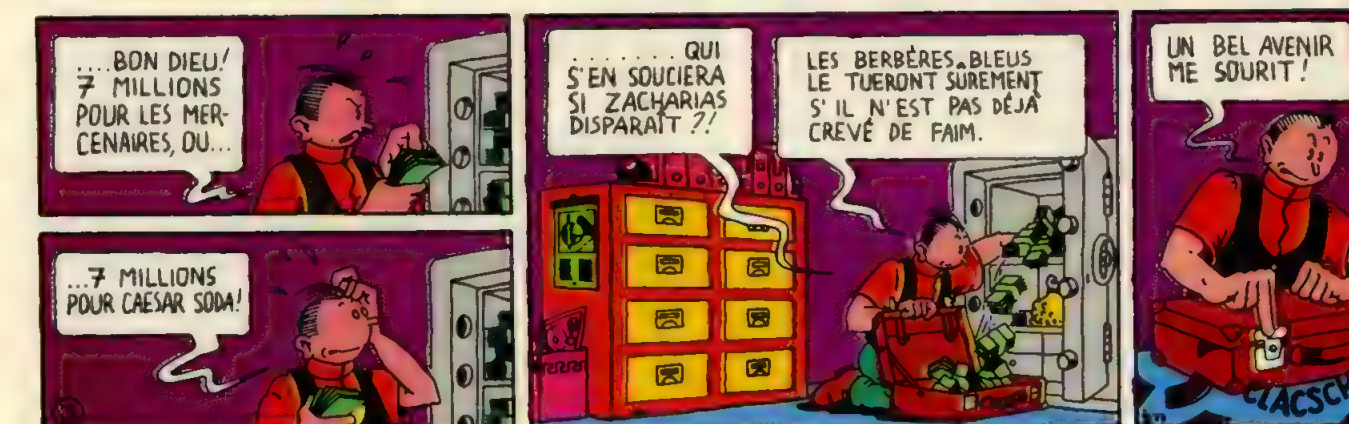
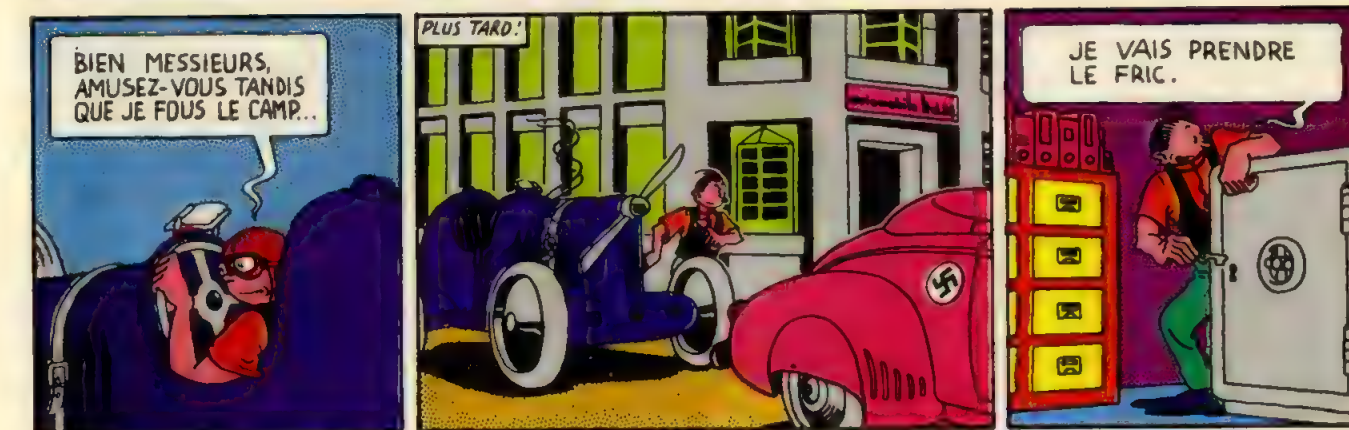
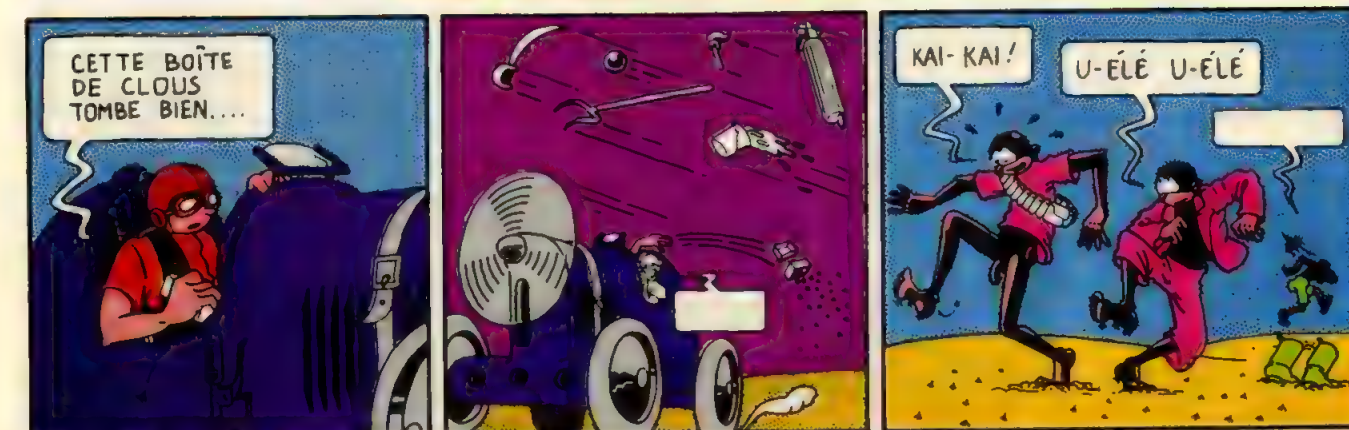
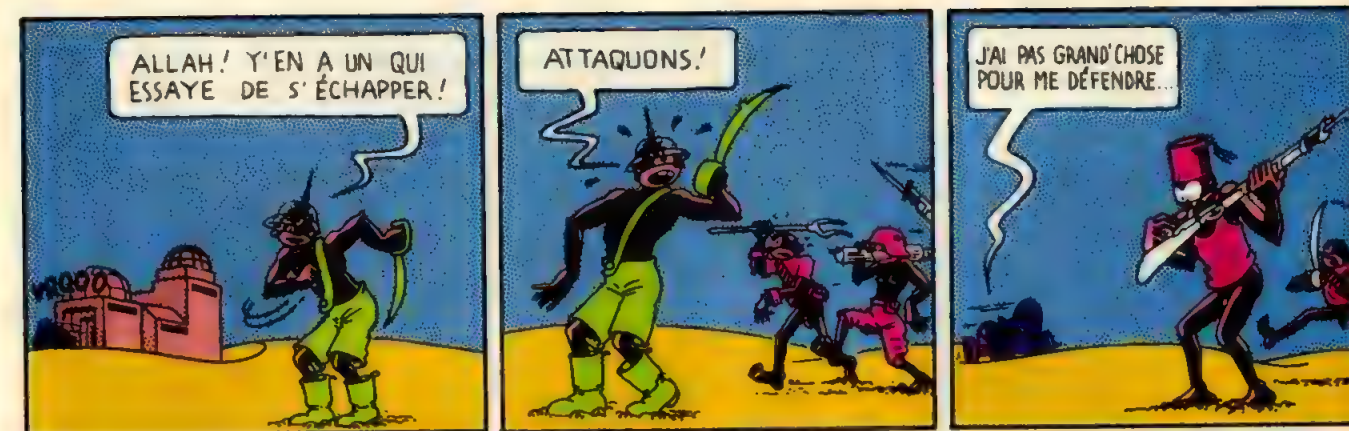
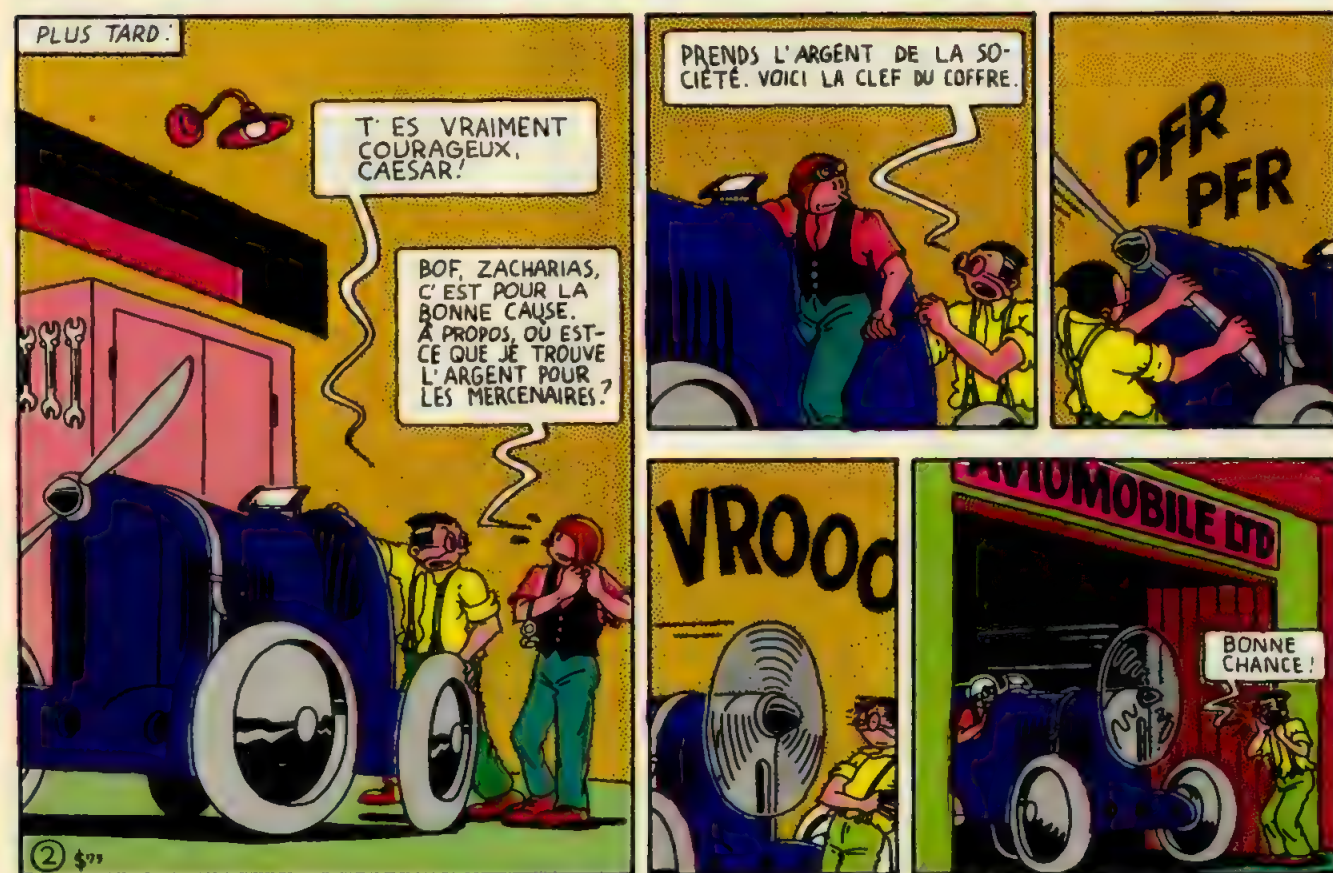
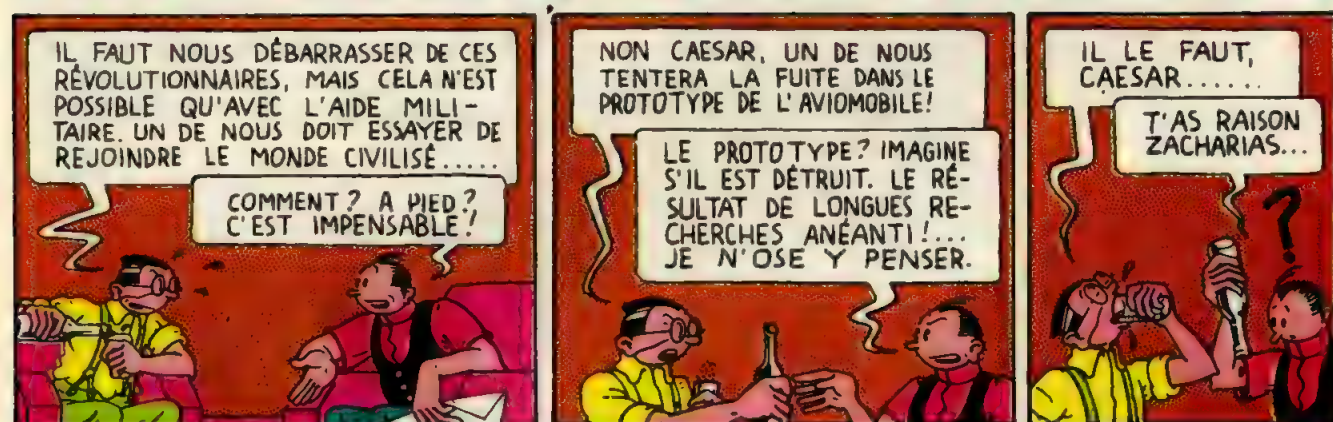
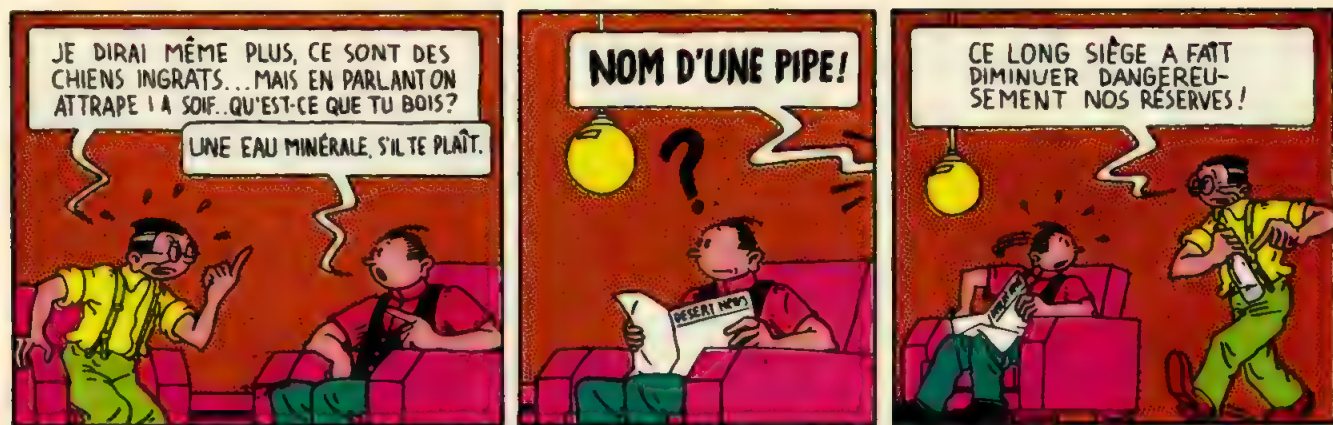
UH, UH! GARDE TON ENVIE GRAND-PÈRE, TU RISQUERAS DE TE FAIRE MAL!

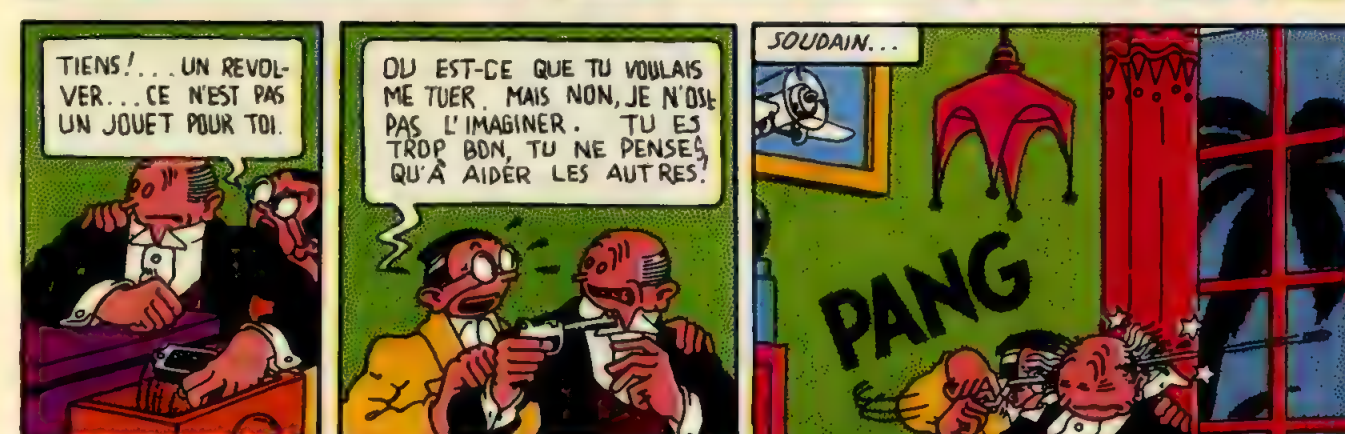
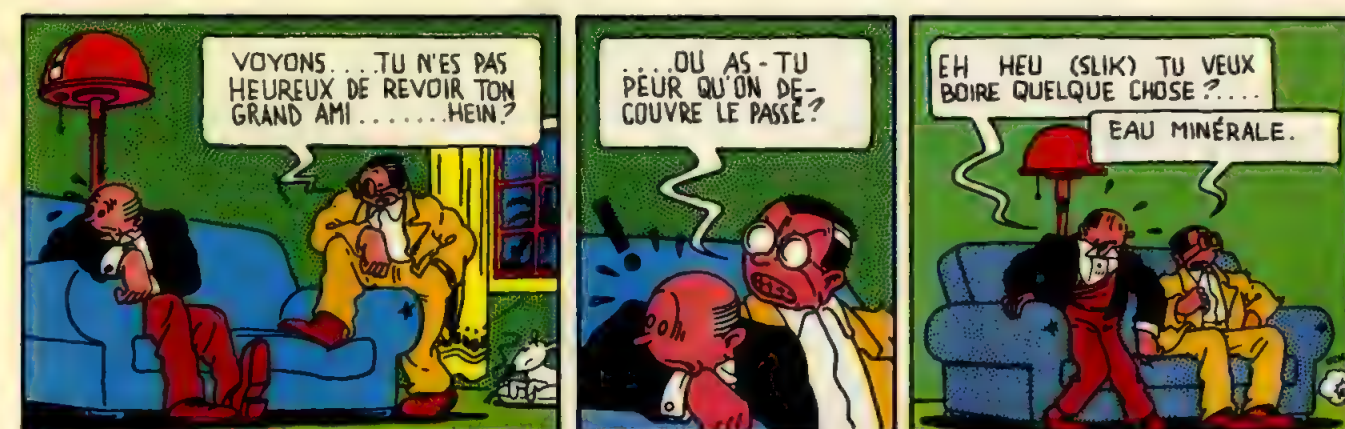
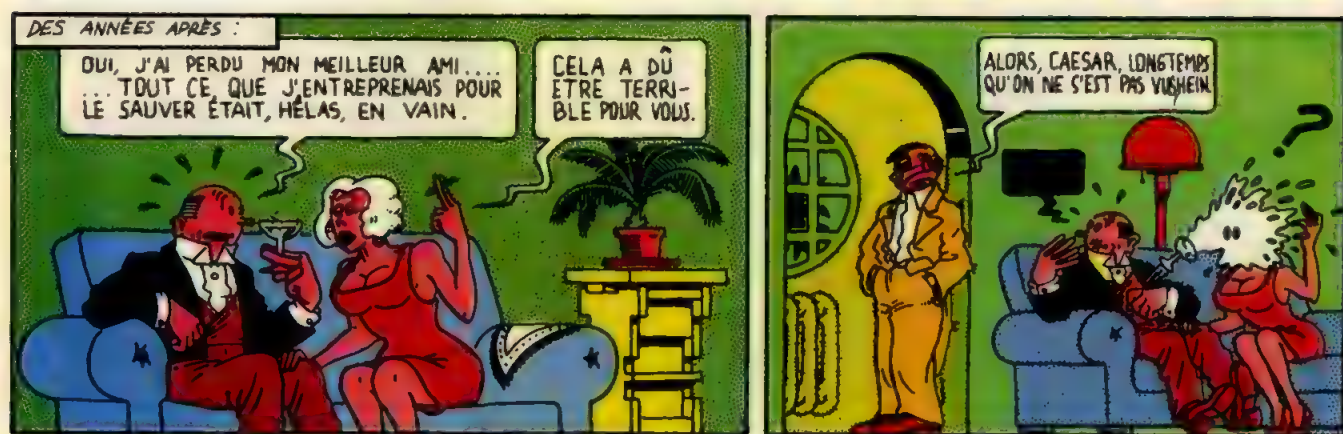
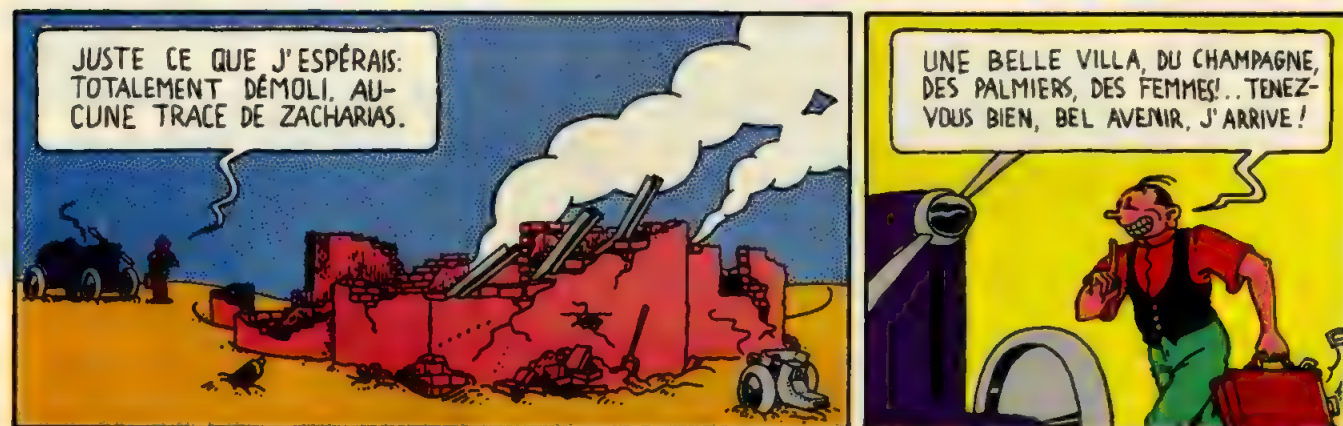
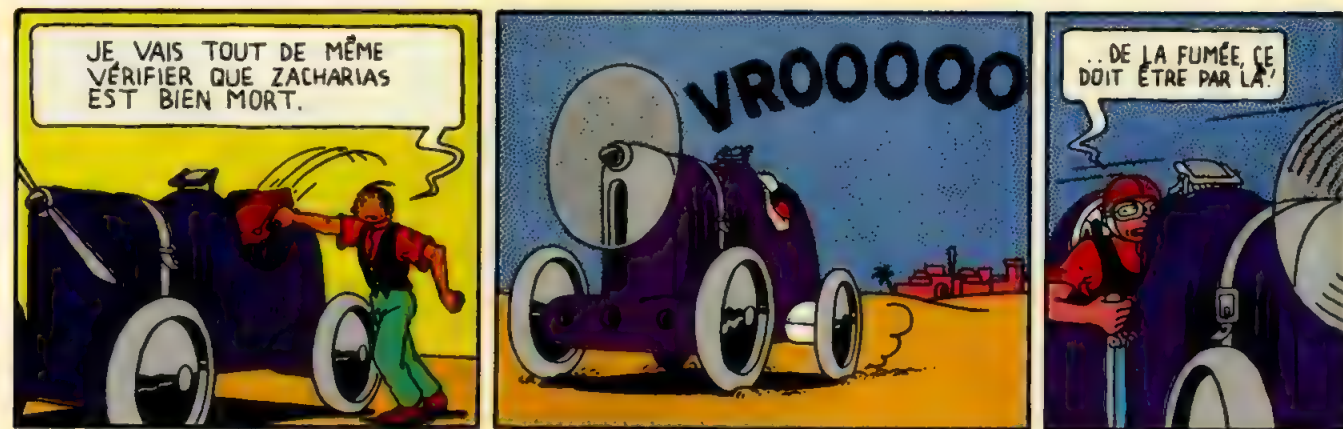
HUUMPF!! J'AI UNE DE CES ENVIES DE TE CASSER LA GUEULE!



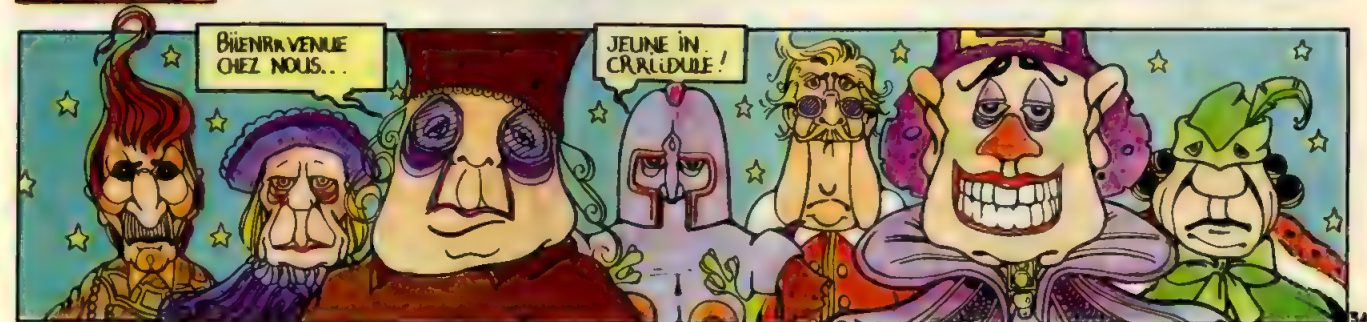
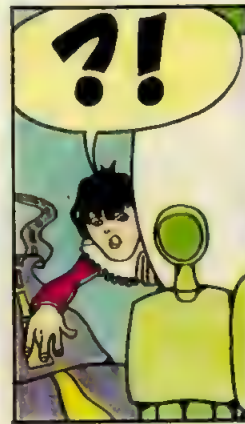
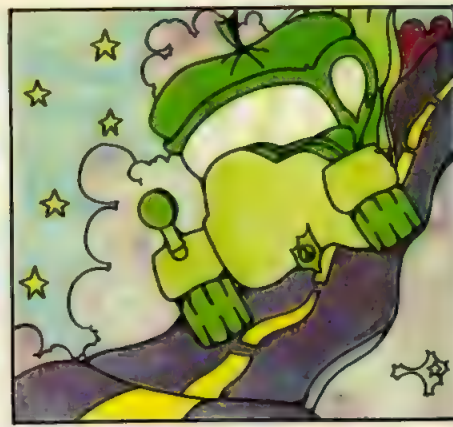
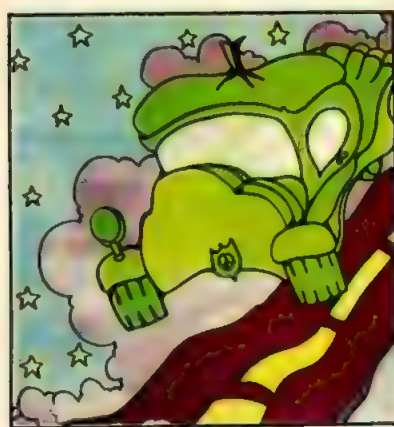
LÂCHE-MOI!

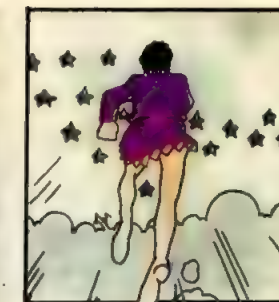
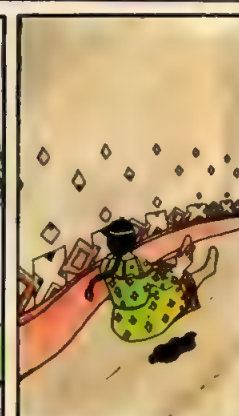
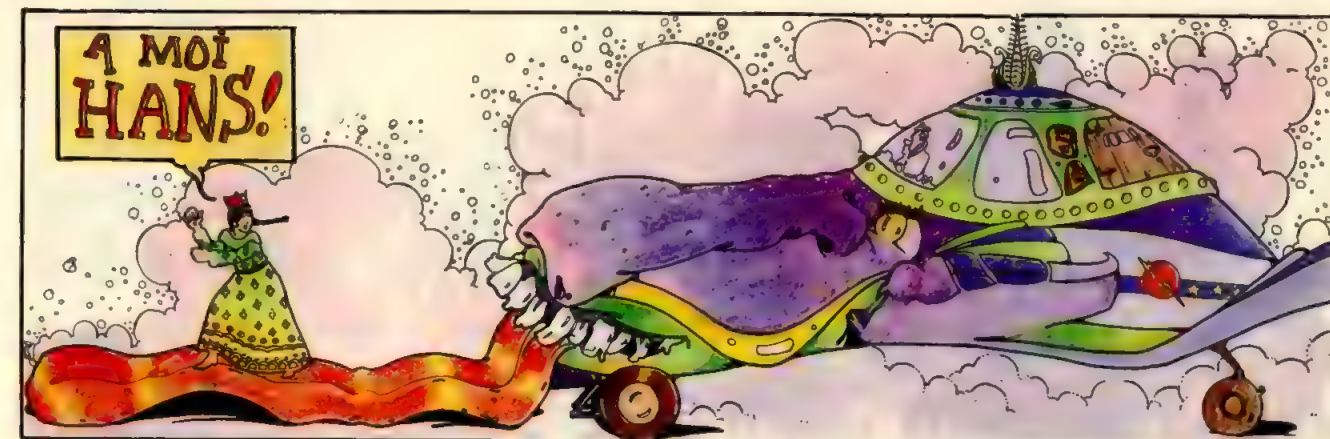
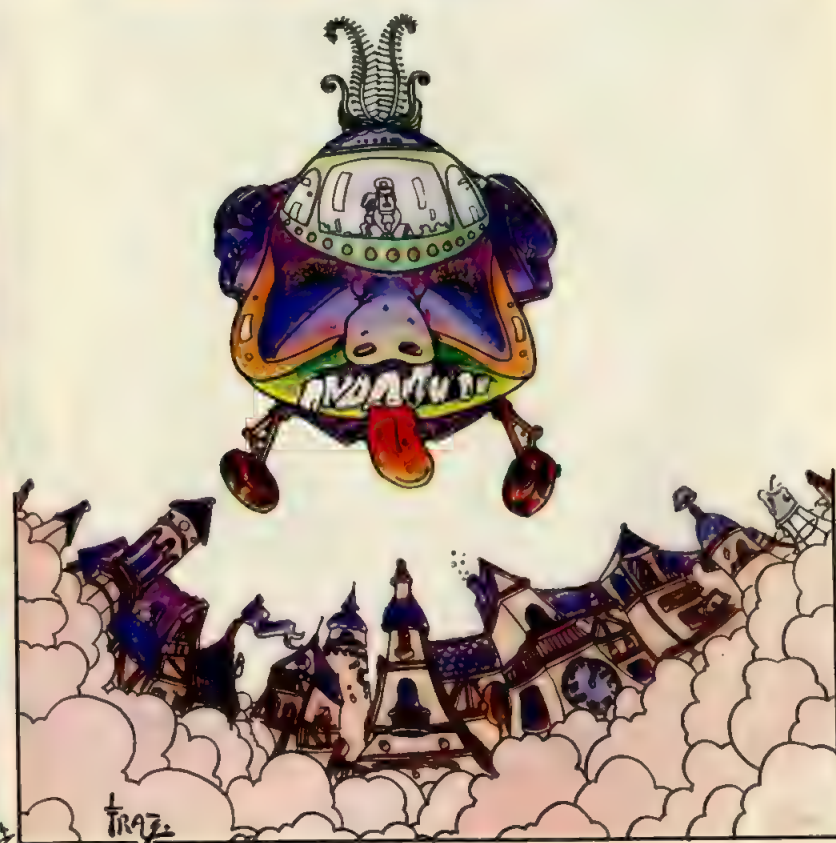
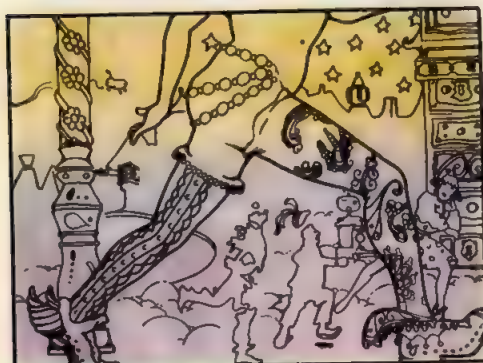


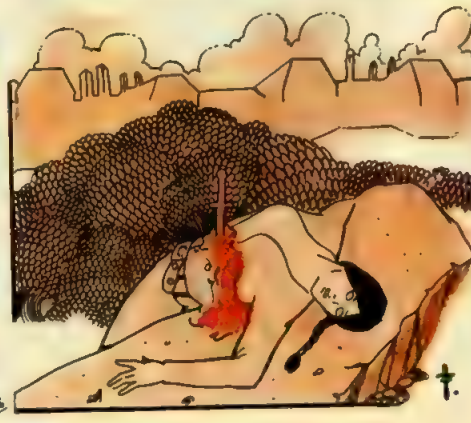
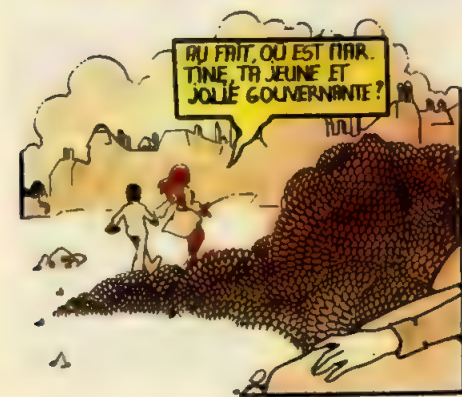
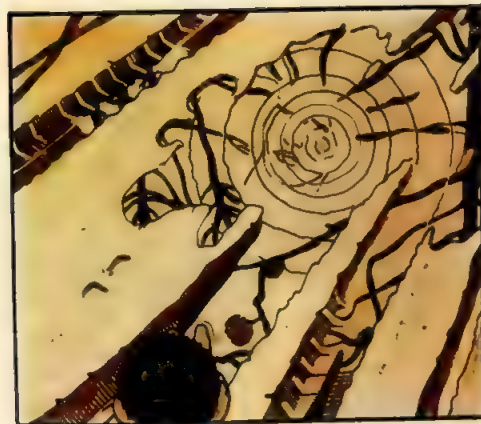
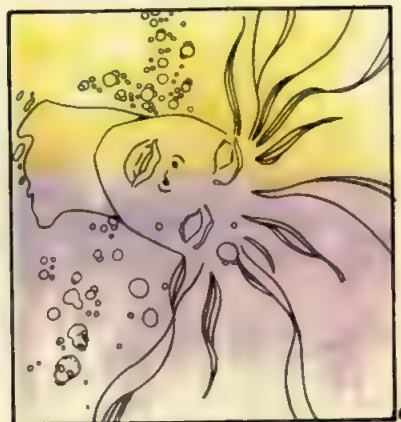
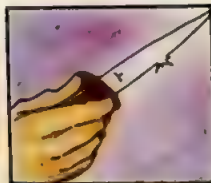
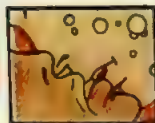












CETTE PAGE EST PRATIQUEMENT CONSACRÉE ENTIÈREMENT A MA PUB PERSONNELLE

Tiens, aujourd'hui il fait beau. Je me demande si Françoise va venir. En attendant, je pourrais toujours parler science-fiction. Galley a dit l'autre jour au poste que la vente des armes françaises, qui avait un peu fléchi en 1972, a remonté en 73. La France a regagné la troisième place que la Grande-Bretagne nous avait ravie. Il y a de quoi être fier d'être Français. Nom de Dieu de nom de Dieu, qu'est-ce que je peux me sentir révolutionnaire, des fois. Je me demande ce qu'elle fout, Françoise. Est-ce que je la prendrai en missionnaire ou est-ce que je me permettrai des fantaisies ? Le missionnaire, faut pas croire, c'est plutôt fatigant, après j'ai toujours des crampes. Je viens de lire dans *Libération* que des groupes féministes préparaient pour le printemps la grève du travail salarié, du travail scolaire et universitaire, du travail domestique, des soins aux enfants, des achats, du service sexuel et de la prostitution, et ne feraient plus que l'amour entre elles. Nomdedieudenomdedieu, qu'est-ce que je me sens réactionnaire, des fois. Et si je vous parlais science-fiction ? Tiens, ça se couvre. On ne peut jamais être sûr de rien. Françoise ne viendra pas, c'est toujours la même chose avec les nouvelles. Et si je me... Non, quand même pas, je salirais encore tout mon pantalon. Je pourrais plutôt aller voir Evelynne. Tiens, il pleut. On en voit, des choses, quand on reste tout l'après-midi dans son bureau à essayer de parler science-fiction. Evelynne, ça peut pas coller, on a rompu il y a trois mois, j'avais oublié. Tiens, la nuit vient de tomber. Je vais me coucher, la science-fiction, y'a pas que ça dans la vie.

Ceux pour qui y'a que ça dans la vie organisent cet été à Grenoble un grand truc de science-fiction appelé Convention. C'est là où les auteurs les plus prestigieux peuvent flâner les fans les plus obtus sans rien perdre de leur simplicité, et je vous parle en connaissance de cause. C'est là qu'on fume,

qu'on voit des films, qu'on se paye des coups à boire, les mecs peuvent y rencontrer des filles aussi fabuleuses que Christine Poutout, cheftaine du Petit Mickey qui n'a pas peur des gros, les nanas peuvent y rencontrer des gars aussi sirupeux que moi ou que Jacques Sadoul. Bref, c'est sympa comme tout. Venez, j'y serai, vous pourrez me serrer la main pour pas un rond ou me cracher à la gueule pour le même prix. Le formulaire d'inscription est reproduit intégralement dans cette page, ça m'évitera d'en écrire plus long parce que je ne sais pas si vous avez remarqué, mais je suis bien fatigué, aujourd'hui.

Andrevon.

ATTENTION !

Ceci est un Communiqué important :
LA 2e CONVENTION EUROPEENNE DE SCIENCE-FICTION AURA LIEU A GRENOBLE, DU 8 AU 13 JUILLET 1974.

BRUXELLES, qui devait accueillir la Convention s'est désistée. Les Grenoblois, sous l'œil bienveillant de Pierre VERSINS, ont décidé de rattraper la chose sur les chapeaux de roues. Pour que la Convention réussisse, on a besoin de votre concours, mais aussi de votre argent !

INSCRIVEZ-VOUS auprès de : Jacques BOCZKE, 7, rue de la Poste - 38000 Grenoble (France).

PRIX : 80 F à verser à Jacques BOCZKE, compte bancaire n° 128305 C - Crédit Lyonnais - Grenoble 2600.

Pour suivre et perpétuer la coutume, quatre prix seront attribués au (ou à la) :

— Meilleur roman (publié entre le 1er janvier 1972 et le 31 décembre 1973)
— Meilleure nouvelle (idem)

— Meilleure revue non professionnelle (ayant publié au moins 2 numéros entre ces mêmes dates)

— Meilleur artiste graphique (peinture, illustration ou bande dessinée) ayant publié ou exposé entre ces mêmes dates.

VOTEZ en même temps que vous vous inscrivez.

(Note bene : Le prix étant européen, peut concourir tout créateur (et fanéteur) situé géographiquement entre l'U.R.S.S. et la Grande-Bretagne).

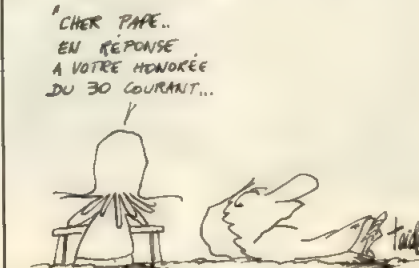
Enfin, et à titre d'indication, veuillez nous préciser si vous vous hébergerez par vos propres moyens, ou si vous comptez loger en Cité Universitaire au Campus de Grenoble (lieu de la Convention) au tarif « passager », donc modique.

La 2e Convention Européenne de Science-Fiction de Grenoble (qui ne s'appellera en aucune façon GRENOBLECON) ressemblera à peu près aux autres conventions, en ce sens qu'on y discutera autour de nombreuses tables rondes, qu'on y écouterá les speeches des invités d'honneur, que des films y seront projetés (inédits et rétrospective de la Cinémathèque Française), qu'on pourra y musarder devant une exposition, mais elle s'en écartera en ce sens qu'il n'y aura ni défilés de costumes, ni banquet, ni autres manifestations bourgeoises et décadentes.

INVITES PRESOMPTIFS : Stanislas LEM, Jim BALLARD, Michel JEURY, Pierre SURAGNE.

Renseignements complémentaires dans les « Repères pour la Convention » qui seront peut-être publiés d'ici juillet et expédiés aux inscrits.

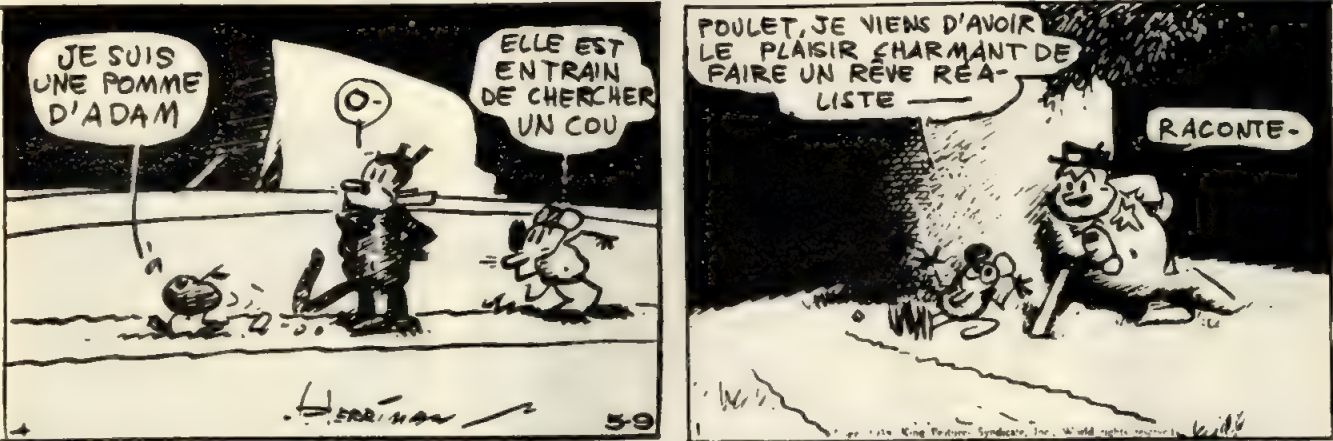
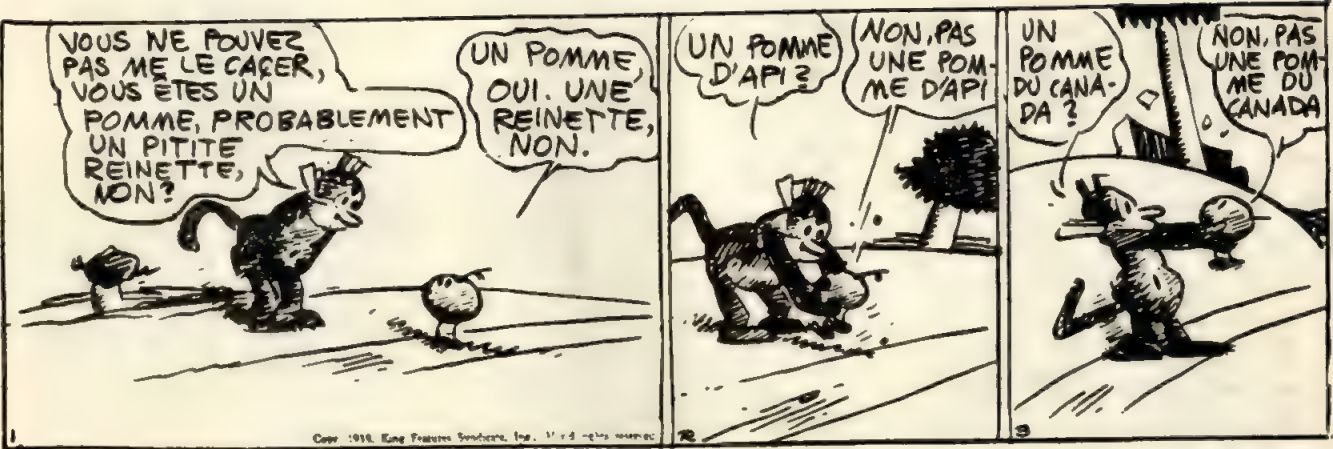
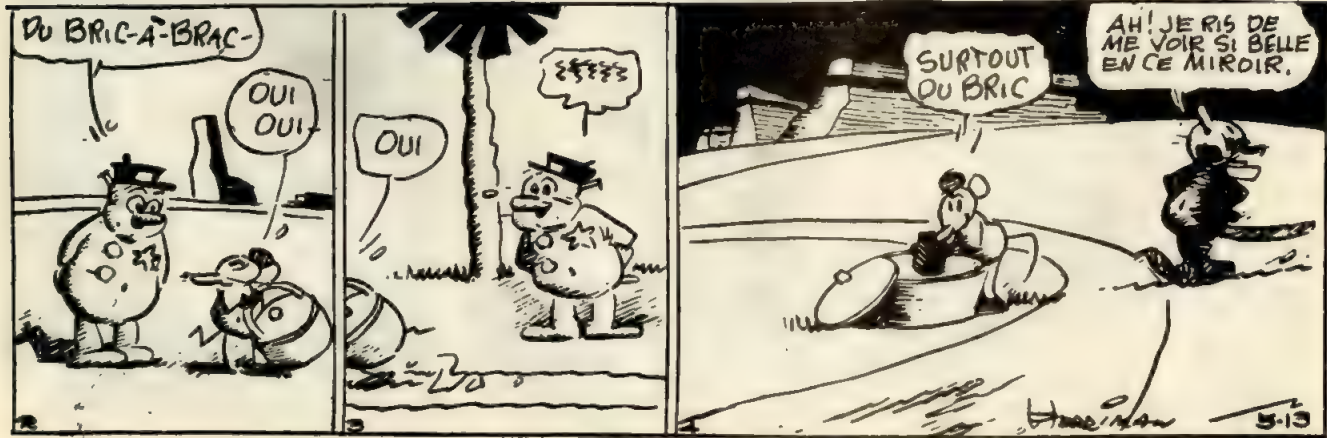
— Date limite pour les inscriptions et les votes : 1er juin 1974 LE SORT EN EST JETÉ !



VIEN DE PARAÎTRE 15 F.

Krazy Kat

Herriman



Copyright 1971 by King Feature Syndicate. Distribué par Opera Mundi

TAQSIM ET LAYALI

Un grand moment de la musique arabe moderne. Après avoir improvisé un solo de oud afin de chauffer le public venu en foule assister à son concert, Farid El Atrache a commencé à interpréter depuis environ une demi-heure le morceau « Ich Inta », accompagné par une grande formation, et il laisse maintenant libre cours à son inspiration dans une série de phrases se terminant par des vocalises à chaque fois différentes, ponctuées par des motifs orchestraux (des blocs plus ou moins répétitifs, d'un puissant balancement rythmique, qui apparaissent sitôt que cesse le chant : ces grands orchestres égyptiens, c'est quelque chose !). L'émotion de l'auditoire est à son comble car ne voilà-t-il pas qu'il



Farid El Atrache

enchaine sur le « layali », improvisation vocale qui est à la musique arabe classique ce que les onomatopées « scat » sont au jazz ! Le Tarab — encore lui — a pris possession du chanteur, des musiciens, et aussi de ceux qui les écoutent et les stimulent en exprimant de façon bruyante leur satisfaction. Si vous voulez savoir à quoi le Tarab peut ressembler, arrêtez de lire ces lignes et courez demander ce disque à votre marchand (VLMX 15, distr. Pathé sous label « Voice of Lebanon ») (1). Et si vous êtes fauchés, exigez au moins qu'on vous le fasse écouter en entier, on n'a pas le droit de vous laisser ignorer ça !...

(1) Eh oui, un chanteur égyptien enregistré par la Voix du Liban...

On a parlé il y a deux mois du maqam, cette échelle modale de la musique arabe qui n'est pas à proprement parler une gamme, mais plutôt une série de notes déterminées à laquelle est attachée une couleur émotionnelle particulière (signalons à titre indicatif certains textes anciens mentionnaient environ 400 maqam et qu'une trentaine sont actuellement usités : parmi les principaux, au Proche-Orient : le Rast, le Bayati, le Nahawand, le Kourdi, en Afrique du Nord : le Dhill, l'Isbahan, le Rasd, etc. Certains maqam sont utilisés à la fois au Maghreb et au Proche-Orient, parfois sous le même nom, tel le Hijaz, parfois sous un nom différent d'un pays à l'autre). Mais le maqam ne commence vraiment à exister, à vivre, qu'au moment de l'interprétation, de l'improvisation appelée, lorsqu'elle est instrumentale, « taqsim » au Proche-Orient (au pluriel : « taqasim ») et « istikhbar » — c'est-à-dire essai — en Afrique du Nord.

Le « taqsim », c'est, si l'on veut, la façon de présenter, d'agencer le maqam au gré de l'imagination, de l'inspiration du musicien. Mais un certain nombre de taqasim ont été tellement rejoués qu'ils sont devenus de véritables classiques que l'on doit exécuter tels quels, sans improviser : le musicien qui s'aviserait d'en changer un détail serait considéré par l'auditoire comme le dernier des ânes ! Non pas que les Arabes n'aiment pas l'improvisation, au contraire : simplement, celle-ci doit s'établir de façon vraiment personnelle, originale, en respectant un maqam donné et en adoptant un rythme adéquat, certes, mais sans rappeler de trop près un de ces taqasim tellement connus qu'ils font figure d'archétypes. Il y a ainsi dans la musi-

que arabe tout un paradoxe, ou plutôt toute une dialectique entre certaines formes immuables appartenant au fond commun de la culture d'un peuple et des formes mouvantes, non fixées. Un jeu dialectique, oui : une complicité du musicien avec l'auditeur qui, à certains moments déterminés, reçoit ce qu'il connaît et qu'il « espère », et à d'autres, ce qui est du domaine de l'imprévu, du risque, de l'inspiration de l'instant.

Plusieurs disques donnent une bonne idée de ce qu'est le « taqsim ». Tout d'abord, pour mémoire, celui du joueur de oud irakien Munir Bachir chroniqué dans ces colonnes il y a trois mois (taqasim sur les maqam Nahawand, Rast, Kourdi, etc. Pathé C 054-11.803). Puis un recueil du joueur de busoq libanais Matar Mohamed (Taqsim Nahawand Ochak, Taqsim Bayati Nawa et, sur une face entière, une étonnante improvisation « Rash » sur le maqam Atarkord). Un album importé : « The Syrian Maqams » (taqasim de naï, kanoun, busoq, oud, etc. Argo ZFB 58). On peut également entendre trois taqsim, respectivement au naï, kanoun et oud, dans un bon disque consacré à la musique syrienne dont nous ne saurions assez recommander l'acquisition vu la modi-



Wahbi Labib (naï)

cité du prix : à peine plus de 10 F (Musidisc CV 1114). En importation encore, un recueil intitulé « Taqasim and Layali » : de remarquables improvisations instrumentales dans la tradition du Caire par Wahbi Labib au naï, Gomaa Mohamed Ali au oud et Sami Nussair au kanoun, précédées d'un « Layali » et d'un « Mawwal » chantés par Ibrahim El-Haggar, avec accompagnement de rek (2) par Mohamed El-Arabi (Unesco, Philips 6.586.010). Enfin, pour la bonne bouche, ou plutôt la bonne oreille, nous avons gardé un disque des plus savoureux — et aussi des plus éclairants — pour celui qui veut s'initier à l'art de l'improvisation

(2) Instruments. Cf. « Charlie » n° 60 et 61.



Abdallah Chahine (piano à quarts de ton)

sur les maqam : des taqsim joués sur un piano accordé au 1/4 de ton de la musique arabe par l'inventeur du système permettant de tenir cette gaige : le pianiste libanais Abdallah Chahine, aujourd'hui âgé, dit-on, de près de 80 ans. Abdallah Chahine a découvert ce procédé il y a un peu plus d'une vingtaine d'années et il est aussi l'inventeur de l'accordéon à 1/4 de ton qui fait fureur dans les orchestres libanais et égyptiens. Faisant mon-

tre d'une sensibilité très fine, il improvise tour à tour sur dix maqam différents : Bayati, Rast, Sika, Ajam, Nahawand, etc. Un disque irremplaçable : jamais vous n'avez entendu un piano sonner de cette façon ! (Pathé C 064-92.377).

Revenons maintenant au layali, cette suite de variations prolongées autour d'un maqam donné, mais sans rythme marqués sur les mots « Ya Lili Ya Aini », formule poétique que l'on peut traduire par « O ma nuit, O mon œil » et dont la signification est incertaine. Selon une légende égyptienne, il s'agirait des lamentations d'un riche marchand qui aurait tué son fils Lili et se serait crevé un œil sur la demande d'une belle artiste à laquelle il voulait prouver son amour (et pour comble d'infortune, l'ingrate se serait ensuite moquée de lui en disant que s'il avait fait si peu de cas de son fils et de son œil, elle ne compterait sans doute pas plus pour lui et que décidément, elle ne pouvait avoir aucune confiance en lui !). Une sombre histoire, en vérité... Une analogie avec la litanie « La lila lila lila » (il n'y a de dieu qu'Allah) vient par ailleurs à l'esprit, mais certains historiens font remonter l'origine du layali bien avant l'islam et parlent d'une dérivation du nom de la déesse arméenne Alilat. On s'y perd... Toujours est-il que le layali reste un élément important de la musique arabe



Matar Mohamed (busoq)

contemporaine. Outre celui chanté dans la plus pure tradition classique — et suivi d'un « mawwal » — par Ibrahim El-Haggar dans le recueil de l'Unesco dont nous avons parlé à propos du taqsim, citons deux disques de Mohamed Abdel Wahab qui viennent de paraître et qui regroupent des interprétations vocales des années 30 : écouter les layali d'« Elli Hab Entasaf » (Artistes Arabes Associés LPB 563), « Achki Limin » et « Miskine Ouhali Adam » (LPB 564). Mais on peut trouver en fait des exemples de layali dans de nombreux enregistrements des chanteurs et chanteuses célèbres du Proche-Orient.

En dehors du layali, il existe dans la musique arabe classique d'autres formes d'improvisation vocale, tel le « mawwal », poème chanté sur un maqam et un rythme déterminés mais laissant une assez large place à l'initiative, à l'inspiration de l'artiste (avant-guerre, Mohamed Abdel Wahab a été un spécialiste du « mawwal » : se reporter aux enregistrements repiqués parus chez les Artistes Arabes Associés). Ou encore le « daour » d'origine égyptienne au cours duquel l'orchestre ou le chœur reprend les phrases improvisées par le chanteur sur un mode donné mais sur un rythme laissé à son propre choix, le critère étant pour lui de répéter le plus longtemps possible ces phrases en y ajoutant à chaque fois un certain nombre de variations (là non plus les exemples enregistrés ne manquent pas). Mais on ne saurait parler du chant arabe sans évoquer le nom d'Ould Kalsoum, la grande Qayna des temps modernes, celle qui possède toutes les qualités imaginables et inimaginables (oui, oui, il va venir, l'article spécial — Oum Kalsoum, laissez-lui le temps de mijoter...). Nous ne citerons d'elle qu'un seul disque — mais quel disque ! — « Hakam Aleena El Hawa » (Sono Calro SC 143, distr. Sonodisc), musique de Mohamed Abdel Wahab. Si l'audition vous laisse de marbre, que vous n'avez pas envie de vous rouler par terre ou de grimper aux rideaux tellement c'est beau, inutile d'insister : votre cas est vraiment désespéré...

Si les taqasim, layali et autres mawwal sont l'apanage des musiciens orientaux, il ne faudrait pas imaginer pour autant que l'improvisation est rejetée dans les pays du Maghreb : elle s'établit simplement sur des bases qui diffèrent. En regard de la musique du Proche-Orient, celle d'Afrique du Nord peut apparaître sobre et dépouillée — on respecte, par exemple, l'unité du maqam et l'on tend même vers une certaine unité du rythme principal —, mais c'est justement ce qui en fait tout le prix, tout le charme au sens fort du terme. Ce sera le sujet d'un prochain Ali-Charlie.

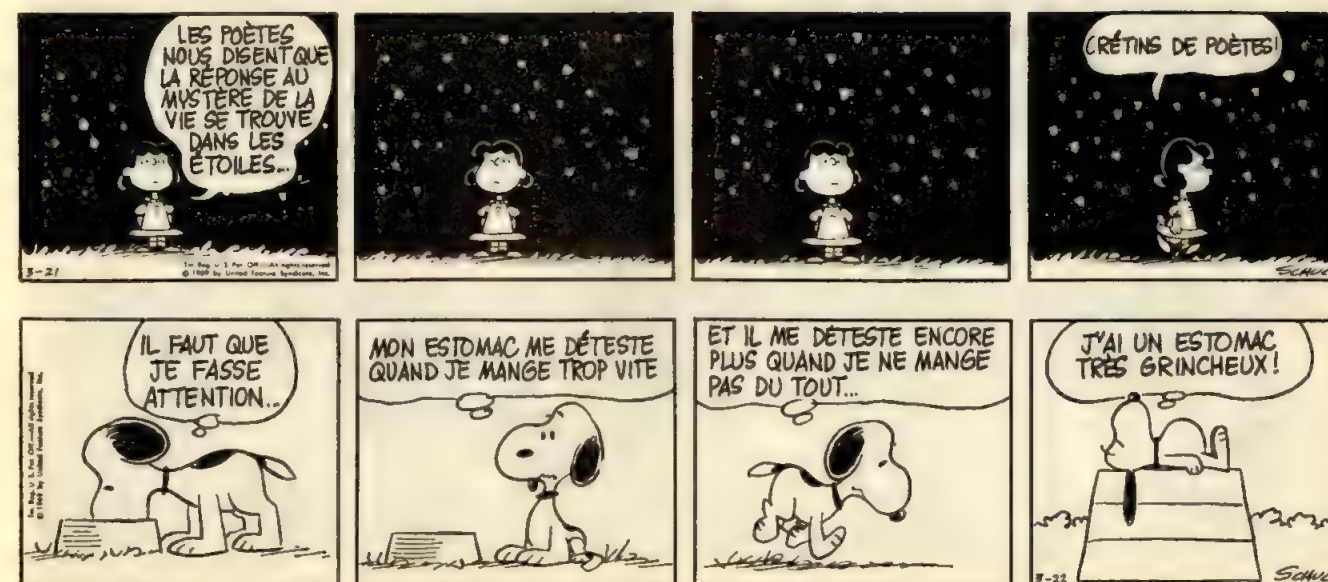
Daniel Caux.

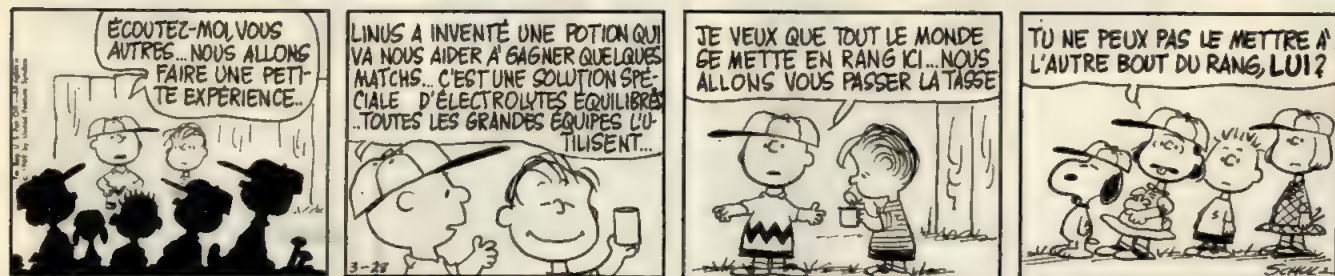
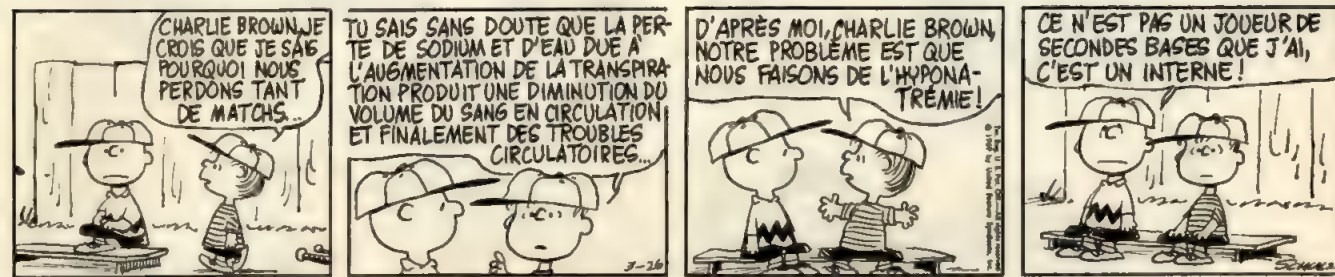


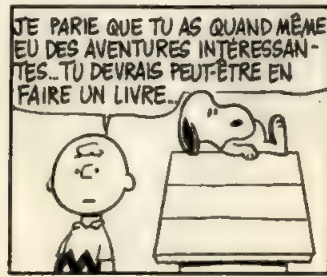
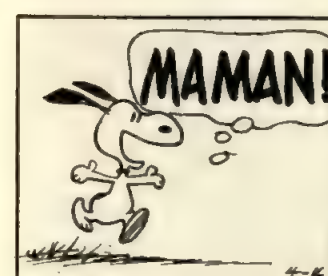
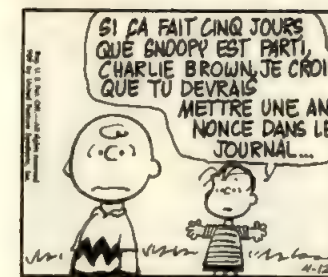
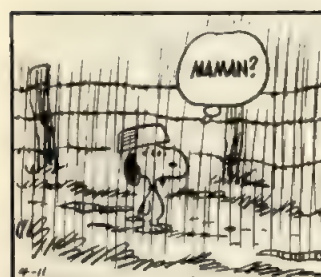
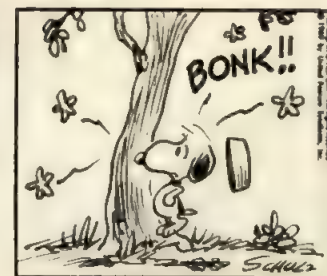
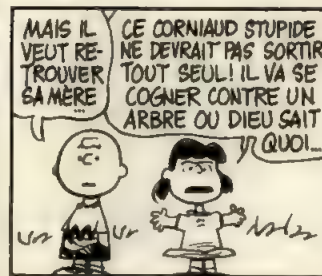
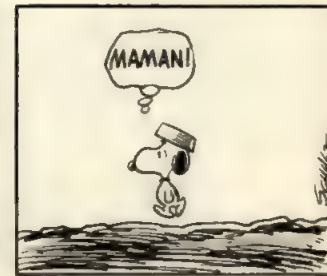
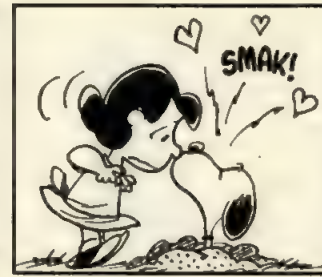
MAMAN!

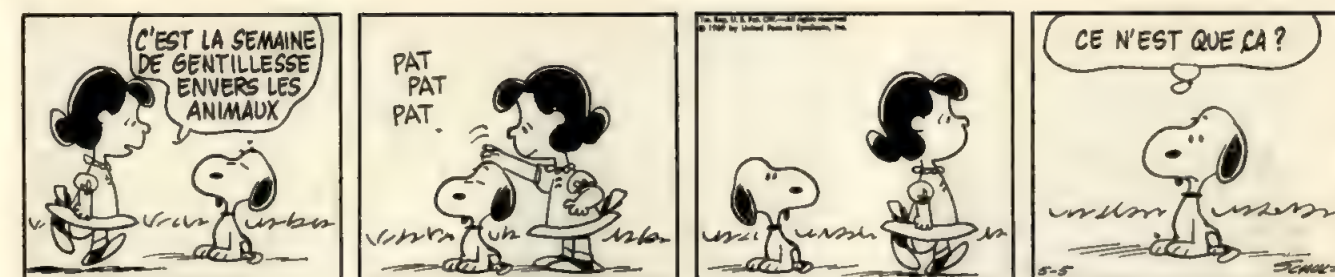
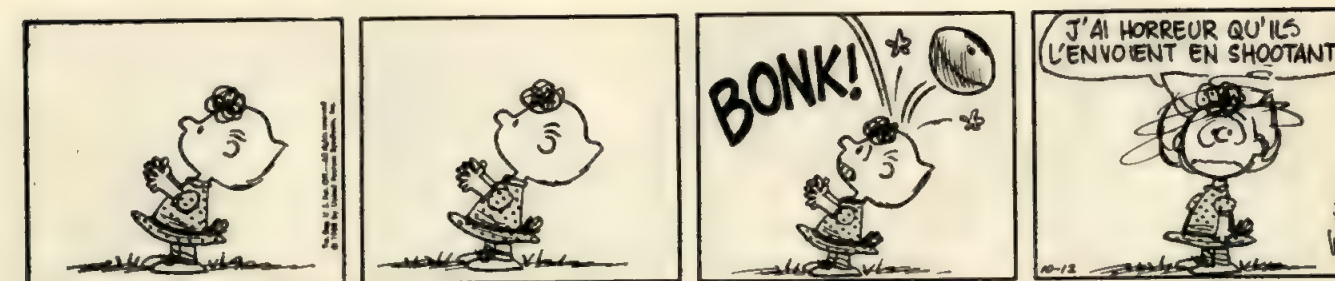
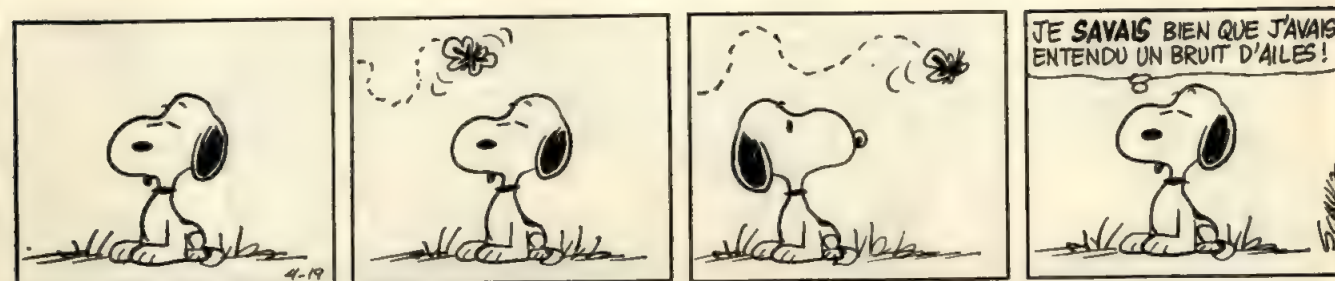
Charles M. Schulz

PEANUTS









MARILYN. LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES. TOD BROWNING FREAKS. DISQUES

On va encore beaucoup parler de Marilyn Monroe ces temps-ci puisque les éditions Stock vont sortir la traduction du bouquin que Norman Mailer a écrit sur elle. Je ne sais pas à quoi ressemblera l'édition française, mais je peux dire que l'américaine est superbe, que Norman Mailer ait écrit des choses intelligentes ou sottement narcissiques (comme "le prétendent des mauvaises langues") n'ayant que peu d'importance. Je n'ai pas lu le texte et je ne sais pas si j'aurai jamais le temps de le lire, car il est très long. Qu'on sache, en tout cas, qu'il est abondamment illustré par des photos rares : Marilyn à 16 ans, style collégienne, Marilyn en pin-up de calendrier (photo nue et très connue), Marilyn chez elle en compagnie de ses époux successifs, Marilyn pendant des séances de travail, etc. Toutes les photos sont chouettes parce qu'elles sont de celles qu'on a laissées dans les fonds de tiroir de son vivant : il est évident qu'on les jugeait ratées, non conformes aux canons de la beauté publicitaire. Il arrive que les rides et les pattes d'oie soient apparentes, que l'expression trahisse la lassitude, voire le désarroi, que l'attitude soit laide et le mouvement mal venu (il y a même une Marilyn qui saute, jambes repliées sous la robe et qui a l'air d'être cul-de-jatte, il y a des floppées de Marilyn baillant aux cornes, ouvrant des fous à gober les mouches, des Marilyn épuisées par les heures de pose). Toutes ces choses sont en noir et en couleurs. (MARILYN — A BIOGRAPHY BY NORMAN MAILER — GROSSET ET DUNLAP).

Parallèlement à la sortie du bouquin, les animateurs du Studio Action vont projeter une belle copie toute neuve des **Hommes préfèrent les blondes** avec une séquence musicale jamais projetée en France, celle où Marilyn et Jane Russell dansent à la terrasse d'un café parisien, accompagnées par des petits Arabes coiffés de fez. J'ai vu cette copie inédite : le film n'a pas vieilli d'une ride. Il est drôle et percutant comme toujours. Ses numéros musicaux, considérés comme des points faibles au moment de sa sortie, appa-



raissent maintenant comme ses moments les plus brillants et particulièrement **Diamonds are a girl's best friends** dont la tonalité stridente (rose sur rouge) ne choque plus personne. Les quelques minutes que dure **Diamonds** constituent en fait la seule vraie réussite artistique que la Fox ait jamais connue en vingt ans d'utilisation du Technicolor et le plan où Marilyn semble exécuter quelque danse sacrée, dans une lumière de cathédrale tandis que nous l'entendons murmurer « Tiffany's, Cartier... » est un des plus beaux morceaux de cinéma satirique et sexy de l'histoire du cinéma satirique et sexy.

Vous savez qui est Tod Browning et vous avez sûrement vu **La marque du vampire** sur la seconde chaîne dans le cycle d'émissions consacré par le Ciné Club aux films d'horreur. Il y a très peu de littérature sur Tod Browning, maître du genre, et auteur de la seule parade de monstres authentiques qu'on ait jamais montrée au cinéma, **Freaks**. C'est pourquoi je vous signale la parution du numéro 23 de la revue américaine **Photon**. Il coûte un dollar, il comporte une filmo très détaillée et très illustrée de Tod Browning, une grande étude sur la réalisation de **Freaks** et une analyse critique pertinente du même film. En plus, on parle abondamment de James Whale (autre pilier de la cathédrale néo-gothique du cinéma) et de son **Homme invisible**. La revue **Photon** s'intéresse principalement à l'horreur, au merveilleux et à la science-fiction. Certains de ses numéros s'occupent tout particulièrement des zombies, d'autres redécouvrent des classiques et les montrent sous un éclairage nouveau (**Mystery of the wax**

museum, La chose d'un autre monde, L'invasion des profanateurs de sépultures, etc.). On peut les faire venir en écrivant à Mark Frank, 801 Avenue « C », Brooklyn, N.Y. 11218 et il en coûte six dollars 70 pour six numéros, plus vingt cents par numéro si on a le culot de ne pas habiter aux Etats-Unis. Il existe maintenant des tonnes de repiquages de bandes sonores de films, ceux que ça intéresse feraient bien d'en profiter car j'ai l'impression que ça ne va pas durer une culotte de velours. C'est la mode de la nostalgie qui bat son plein, il est très possible qu'elle cesse d'un jour à l'autre et que tous ces bruits cinématographiques redeviennent introuvables. Lido-Musique, le disquaire des Champs-Élysées, en a un plein rayon, malheureusement il ne les cède qu'en sanglotant et par conséquent à des



prix qui dépassent souvent l'imagination. Mais on sait que ces choses-là n'ont pas de prix. Par exemple : Judy Garland dans **Annie get your gun**, édition d'une série d'enregistrements de travail attendue depuis vingt-quatre ans (on sait que Garland n'a jamais fait le film), le premier disque de Betty Grable (directement repiqué sur la bande-son de ses films, la Fox ne l'ayant jamais autorisée à enregistrer des 78 tours), les airs du premier **Show Boat** (avec Irène Dunne), deux albums de trois disques sous couverture argentée regroupant les chansons et les scènes dialoguées des films les plus marquants de la Warner (d'Al Jolson à Doris Day en passant par Bogart et Lauren Bacall dans **Big sleen**, Ingrid Bergman dans **Casablanca**, etc.). Et ce n'est pas tout, il faudrait six pages de Charlie pour donner des détails sur tout ça. Le mieux est encore d'aller faire un petit voyage (à Londres, par exemple où ces choses sont en général meilleur marché qu'ici) et de ramener quatre ou cinq de ces merveilles dans sa valise.

Pérez.





E.C. SEGAR

POPEYE

L'HISTOIRE LA PLUS SENSATIONNELLE DE NOTRE TEMPS.

LA FORTUNE ou L'AMOUR

UNE COMÉDIE SÉRIEUSE

© 1934, King Features Syndicate, Inc. - Great Britain rights reserved.

TU G'RAS TOUJOURS MA PETITE AMIE, N'ESSE PAS, OLIVE?

BIEN SÛR POPEYE, NE SOIS PAS IDIOT.

TOC-TOC-TOC-TOC

ENTREZ

MADemoiselle OYL: VOTRE ONCLE PETE TROLIUM, VOUS A LÉGUÉ VINGT MILLIONS DE DOLLARS.

VINGT MILLIONS DE DOLLARS! J'SAIS PAS SI J'DOIS TE FÉLICITER OU T'PLAINDRE!

WHEE TWEET

CE N'EST PAS UNE PLAISANTERIE! J'AI BIEN DIT QUE VOTRE ONCLE PETE TROLIUM VOUS A LÉGUÉ VINGT MILLIONS DE DOLLARS.

MON DIEU! MON DIEU! OH, MON DIEU!

ÇA FAIT UN TAS D'ARGENT. ÇA VA T'RUINER LA SANTÉ.

OH, VINGT DIEUX DE BON SANG DE BON-SOIR!

"OLNE OYL HÉRITE DE VINGT MILLIONS DE DOLLARS"

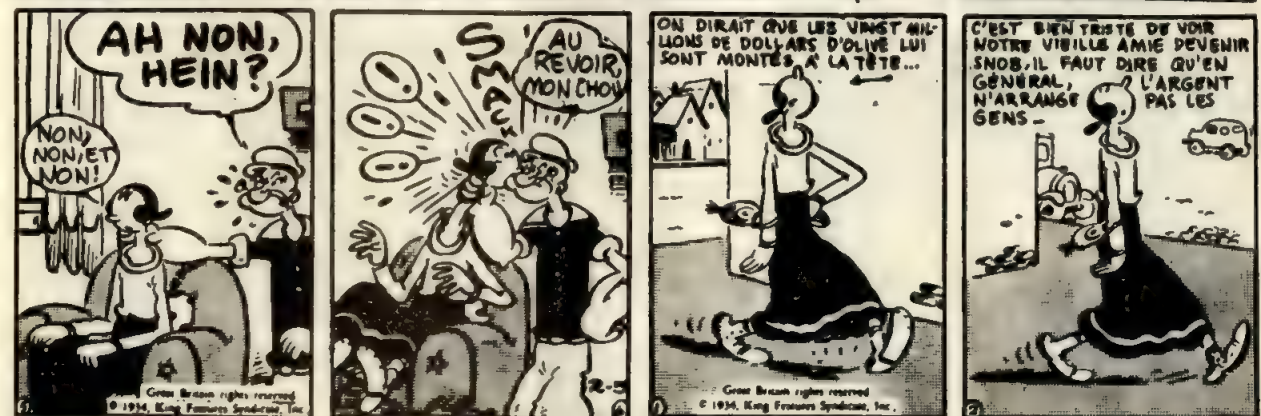
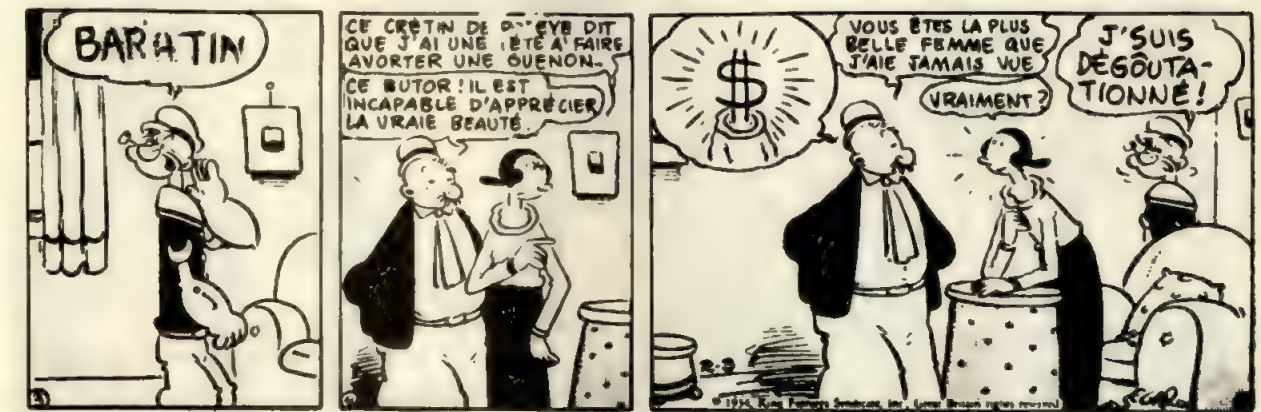
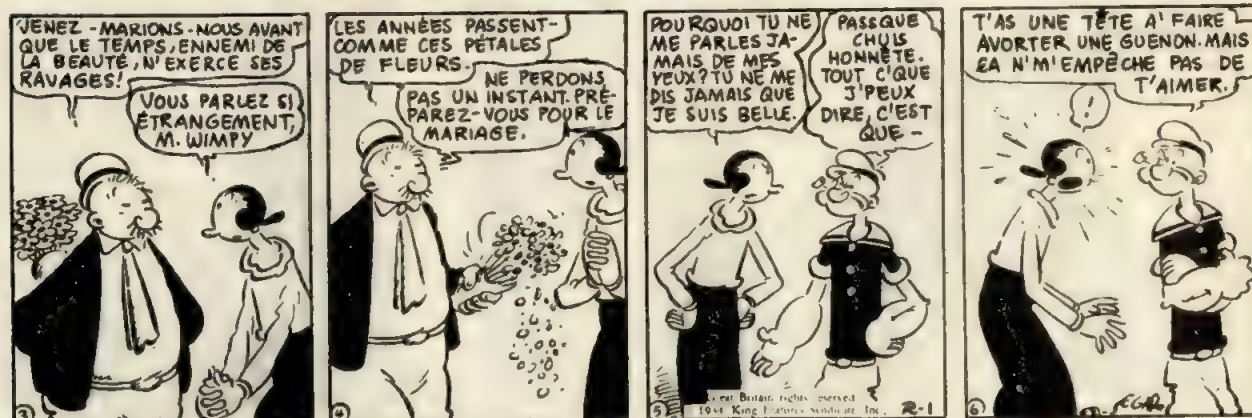
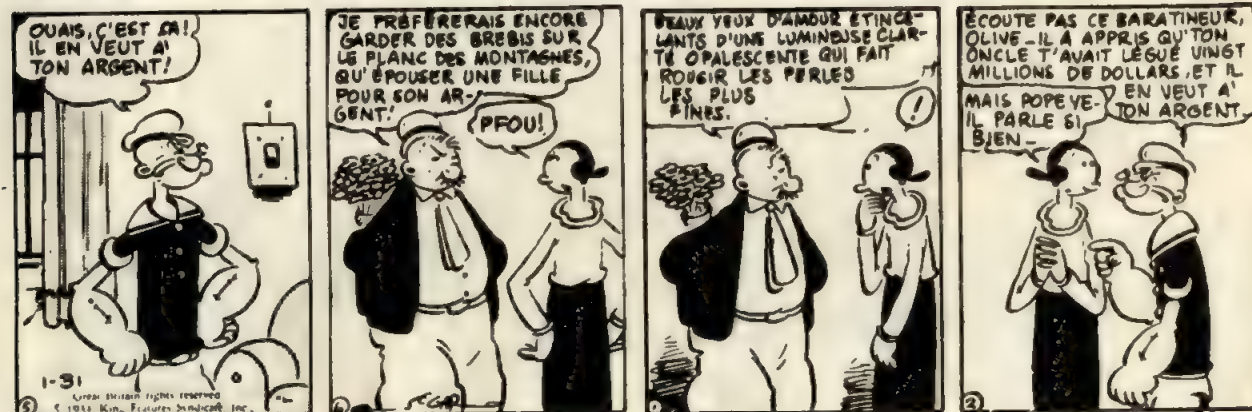
SWISH

FLIEZ PURE OUF

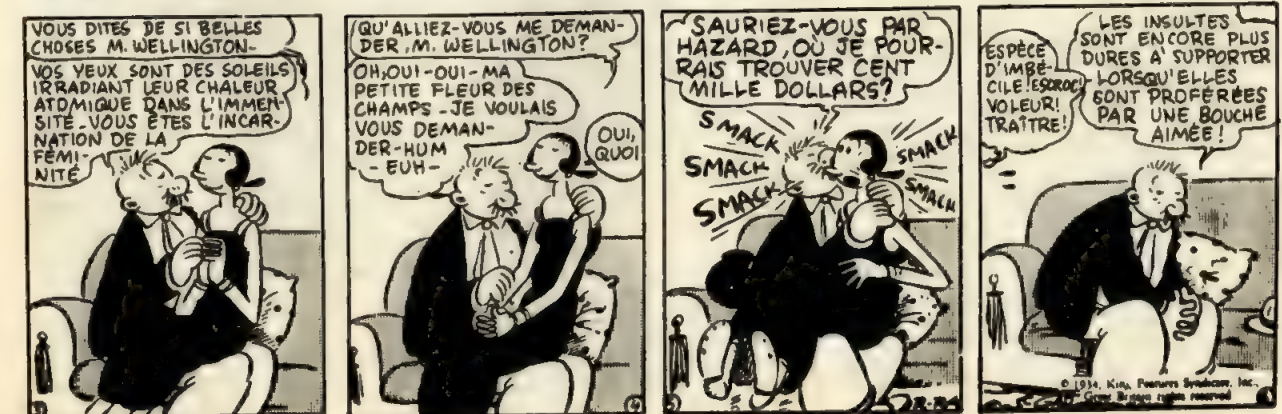
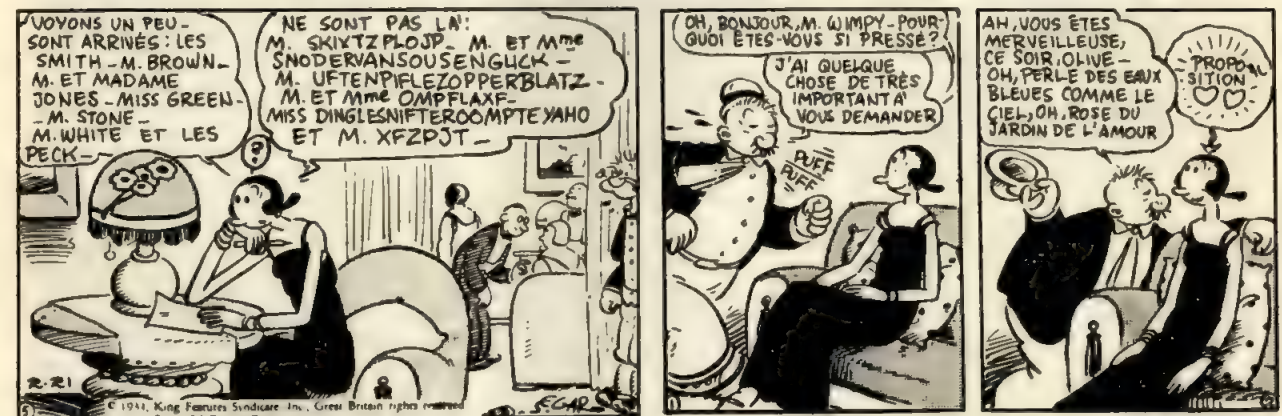
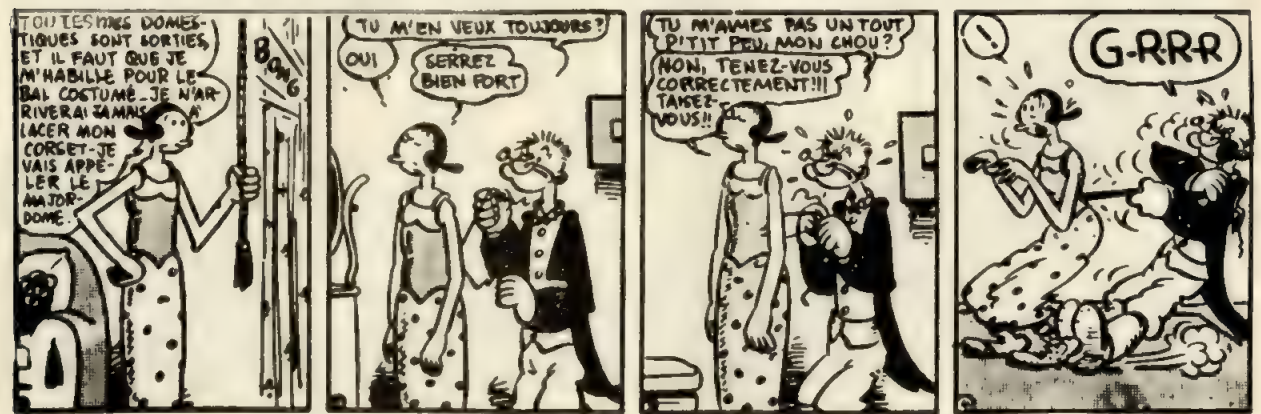
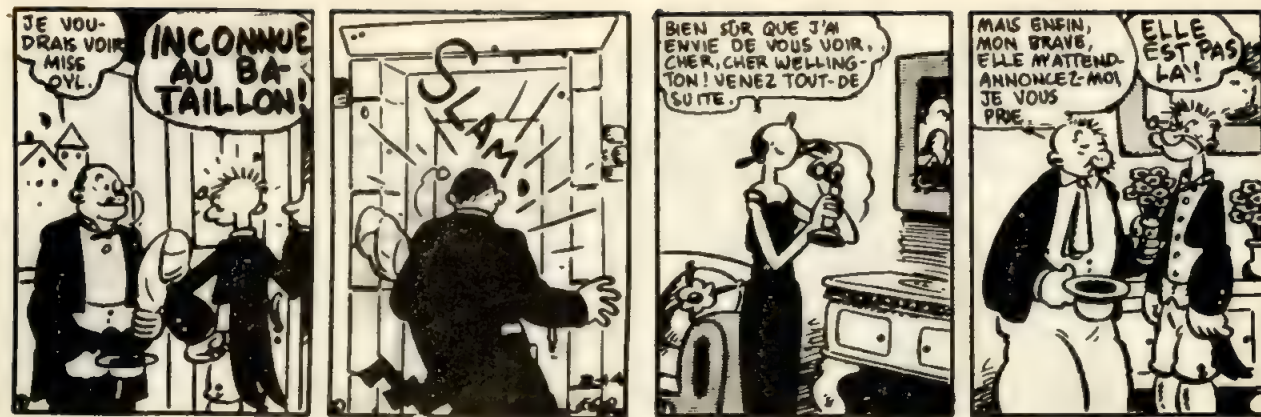
© 1934 King Features Syndicate, Inc.

SWHAM

VOICI DES ROSES POUR LA PLUS BELLE FLEUR DU JARDIN D'AMOUR.







La Ironique de Cucullus



LE CON. — Le con se sert avec un peu d'huile et un filet de vinaigre. (Topor, La cuisine cannibale, André Balland, éditeur.)

Et la queue, donc ! Peut-on imaginer queue de cochon qui ne finisse grillée ou queue de bœuf longuement transformée par la magie d'un mitonnement ? Car la queue doit fondre dans la bouche, pas dans la main, à la suite de tous les bons traitements que vous lui aurez fait subir. Comme chacun sait, la queue est à peu près ce qu'il y a de moins cher, et bien sûr de meilleur, à condition, comme pour la langue de l'autre, de ne pas en abuser.

Une queue entière vaut pour quatre, et coûte deux « Charlie » dans la meilleure qualité. Cela se vend à la pièce, entière ou par moitié (préférer le bout proche de l'animal, et non celui du chasse mouche), ou encore au poids. Il est presque indispensable de réserver ce morceau à l'avance ; on n'a pas idée de ce que la ménagère aime la queue. Faites couper votre queue en tronçons. Pensez seulement comme vous auriez l'air godiche dans le métro avec cet immense appendice, quelle que soit la partie du corps où vous tentiez de la dissimuler. Une autre règle, c'est de faire dégorger à l'eau froide quelques heures : vous pouvez faire votre deuil de l'intention de vous taper une bonne queue en quelques minutes. Mais votre patience peut être récompensée par un plat délicieux et qui tient au corps. Il existe deux façons principales de préparer la queue de bœuf, avec un nombre infini de variantes. Avec presque pas de jus, selon une mode ancienne qu'on appelle du joli nom de hochepot, avec beaucoup plus de liquide, en

potage, la première manière s'apparentant au bœuf mode, la deuxième au pot au feu. La sapidité remarquable de la viande d'os en fait des préparations très goûteuses, qui de plus se réchauffent très bien et que l'on peut préparer à l'avance. La présence d'un grand nombre de condiments fait que chacun peut personnaliser sa recette, ce qui fait que la queue de l'un n'aura pas le goût de celle de l'autre. Certains craignent de se lancer dans ce genre de cuisine car elle ne correspond plus aux canons de la diététique moderne ; s'il était malsain de se nourrir uniquement de plats en sauce, il paraît illogique de les chasser complètement de nos menus. En bouffe, comme ailleurs, la variété est une nécessité. Ceux qui lisent Charlie mensuel et pas l'Hebdo sont des cons.

Imaginons que vous penchiez pour le hochepot. Il vous faut une tourtière fermant bien, un récipient aux parois épaisses qui répartira bien la chaleur et qui gardera la vapeur, et le courage de ne pas soulever le couvercle toutes les cinq minutes pour voir si le contenu ne s'est pas changé en diplotocus. Vous sortez de l'eau vos bouts de barbaque, et les essuyez afin qu'ils ne s'enrhument pas. Ça aura aussi l'effet d'empêcher le corps gras utilisé de vous gicler à la gueule et de vous marquer jusqu'à la fin de vos jours. Faire revenir dans une bonne cuillerée de graisse d'olive, ou d'huile de vidange si vous n'avez vraiment rien d'autre, bande de schnocks. Au fond, vous disposez ensuite, artistiquement, couenne de lard frais, ou salé, mais faites alors attention à l'assaisonnement, déchets de viande de bœuf si vous avez pensé à en demander au boucher, etc. Pas mal d'oignon, rondelles de carottes et de navets, navets tout seuls ce n'est pas mal non plus, rien n'est terrible-

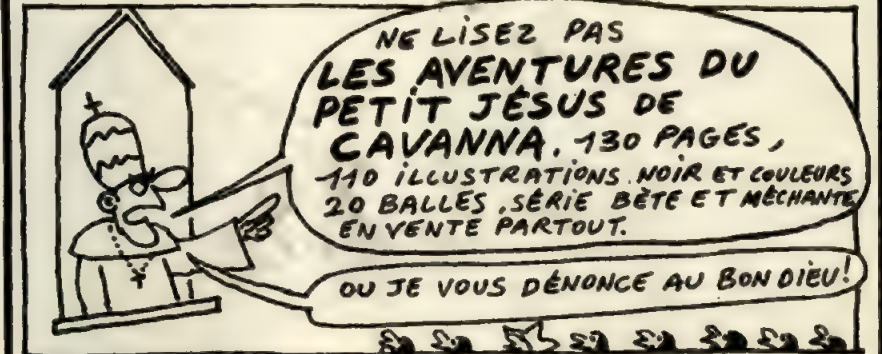
ment fixe, là-dedans. Aïl, un brin de céleri, c'est chic, et quatre épices (poivre, clou de girofle, muscade, cannelle, parfois gingembre). Je préfère pouvoir varier les quantités respectives que d'acheter le mélange tout moulu, je suis un petit raffiné. Attention, dans ce cas, à la cannelle, qui domine facilement. Un grand verre de vin blanc pour une queue entière, une cuillerée d'eau de vie. Quatre bonnes heures de cuisson tout doux, bien dégraisser, servir chaud avec un semis de pluches de cerfeuil. Ça, c'est la base. Mais qui vous empêche, par exemple, de remplacer le vin par du bouillon et de relever avec thym, laurier et basilic ? Ou de retrouver les anciennes complications où à la première version on ajoute pieds et oreilles de porc ? Après une première et longue cuisson au four, le mouillement ayant réduit complètement, on ajoute du jus de veau (!) et on remet au four avec chou, oignons et carottes supplémentaires, et dans ce cas des navets qu'on avait omis au départ, ceci après avoir dégraissé. On sert avec des pommes à l'anglaise. Vingt Glieu. On peut y ajouter des chipolatas grillées, ça se fait. Je ne peux résister au plaisir de vous citer la liste des garnitures que le Larousse gastronomique estime convenir le mieux à cette pièce. « Berri-chonne, bourgeoise, bourguignonne, chipolata, compote, fermière, flamande, légumes frais divers liés au beurre, glacés ou braisés, maraîchère, marrons braisés, macaronis à l'italienne (ou au-

tres pâtes, nivernaise, nouilles fraîches, piémontaise, purées de légumes divers (frais ou secs), tortue ». Tortue, c'est-à-dire sans nageoires, il s'agit d'une sauce basilic-thym-laurier-marjolaine. Ne m'en veuillez pas de laisser dans l'ombre, pour aujourd'hui, le sens de certains de ces mots. Il y a là de quoi remplir le journal. Vous voilà plein d'idées pour dresser convenablement votre queue. Mais vous pourriez aussi, plein d'énergie culinaire, choisir la queue de bœuf grillée Sainte-Menehould. Vous avez le choix entre faire cuire à façon d'un pot au feu, désosser sans briser les chairs, faire refroidir sous presse dans le fond passé. Egoutter, badigeonner de moutarde un peu cayennée. Arroser de beurre fondu, recouvrir de mie de pain fraîche. Cuire au grill à feu doux, servir avec, à part, une sauce du genre diable, poivrade, piquante, etc. Ou, partant du hochepot, assaisonner de sel, gros poivre, tremper dans le beurre tiède, paner et enfin griller, avant de servir sur lit de purée de haricots blancs, ou de soubise (riz et oignons), encore une fois, etc. Ça vous la coupe ? Ce n'est pas fini. Les Romains sont fiers de la Coda alla Vaccinara, à la bouchère. On y joint de la joue de bœuf, que l'on coupe en morceaux, on fait revenir au saindoux avec du lard haché. On ajoute un oignon, une carotte, une gousse d'ail, un bouquet de persil en julienne, et, quand la viande a pris une belle couleur, on sale, on poivre, et on mouille, cette fois, d'un grand verre de vin rouge, un vin du Latium, bien sûr. Pendant que le vin s'évapore, on pèle une bonne livre de tomates que l'on coupe en morceaux et que l'on met dans la casserole avec leur jus. On couvre pour quatre heures, en surveillant le mouillement. Une demi-heure suffira ensuite pour cuire le céleri blanc, coupé en petits morceaux, que l'on ne manquera pas d'ajouter. Ça suffira comme ça, j'ai à peine de place pour le potage.

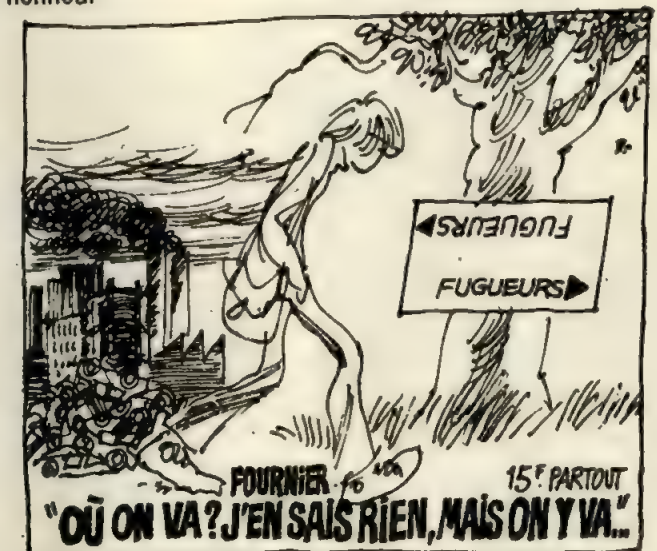
Vous n'en aurez donc qu'une recette (de potage). Heureusement, on commence exactement comme la première fois, mais dans un récipient plus imposant. Au bout d'une heure et demie de cuisson ralentie, vous versez dans la marmite deux ou trois litres d'eau chaude et un os de jambon. Et quoi, encore ? Cet ingrédient se faisant rare par les temps qui courent, une tranche de bayonne fera l'affaire. Encore trois quatre heures, la plus doucement possible — autrefois, le coin de la cuisinière servait à merveille ce dessein —, et le bouillon bien réduit peut passer dans la soupière. Le pain grillé est de rigueur. Quant à la viande, mangée ensuite avec une sauce tomate ou une vinaigrette aux fines herbes, elle complètera admirablement ce repas richement équilibré.

Je n'aurai plus qu'un mot : sus à la queue !

SUITE DU GRAND CONCOURS DES PUBLICITES DE CHARLIE-HEBDO



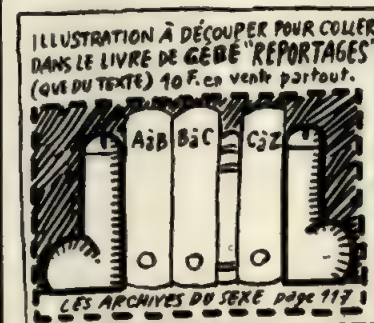
prix d'honneur



hors concours



prix d'excellence



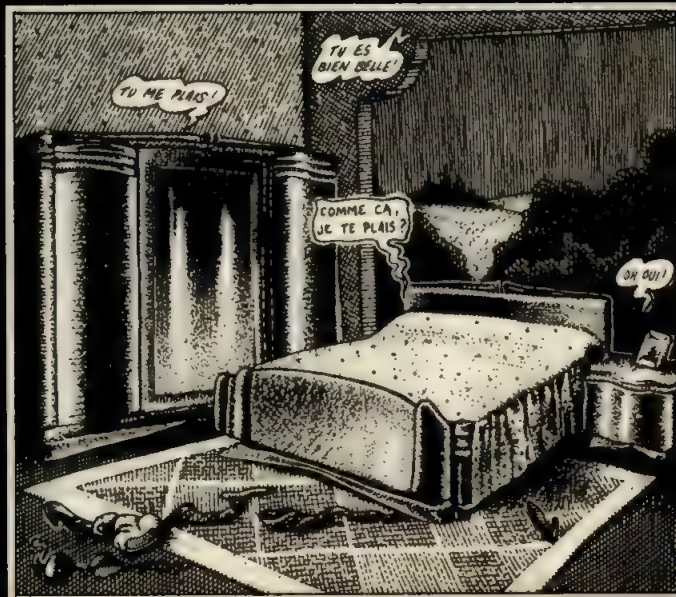
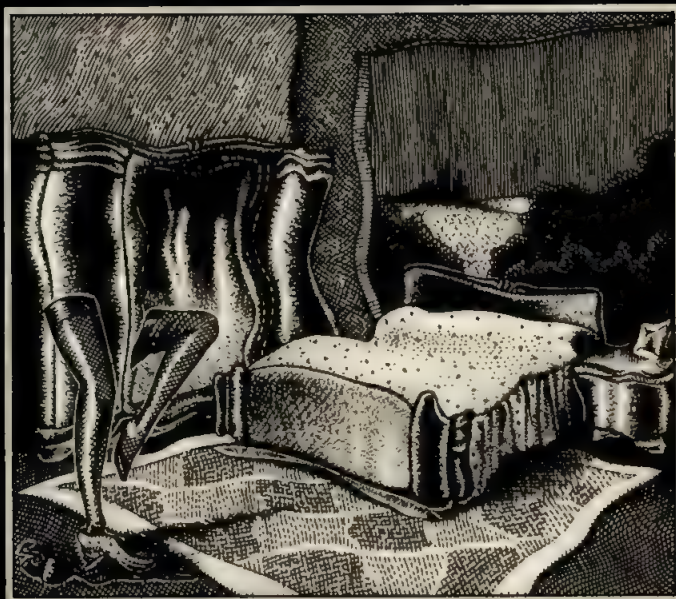
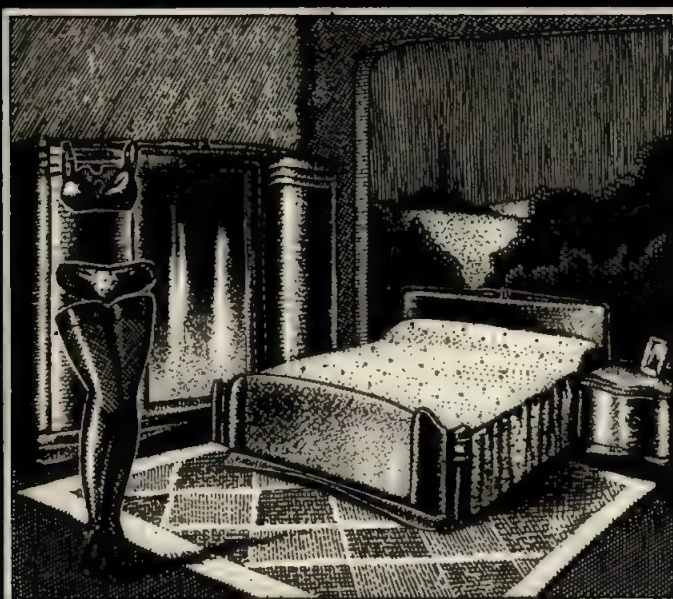
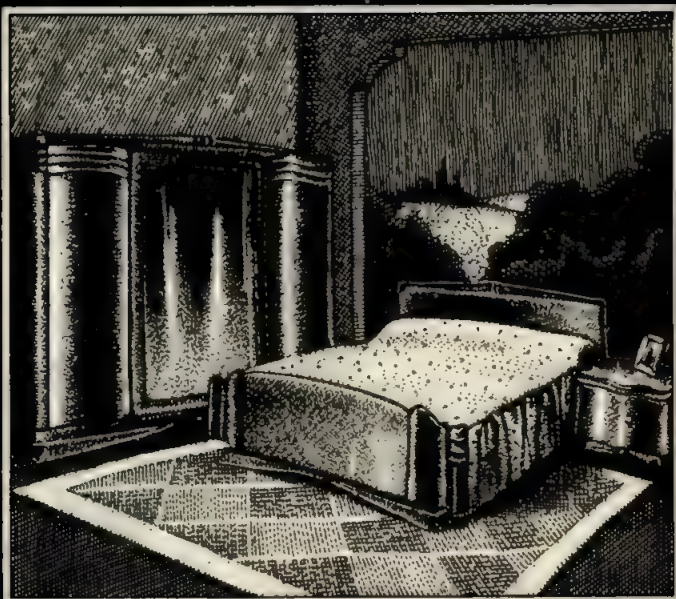
prix de consolation



satisfecit

La chambr

e



Art of The Times



Roy Carruthers
"The Wine of Absurdity"

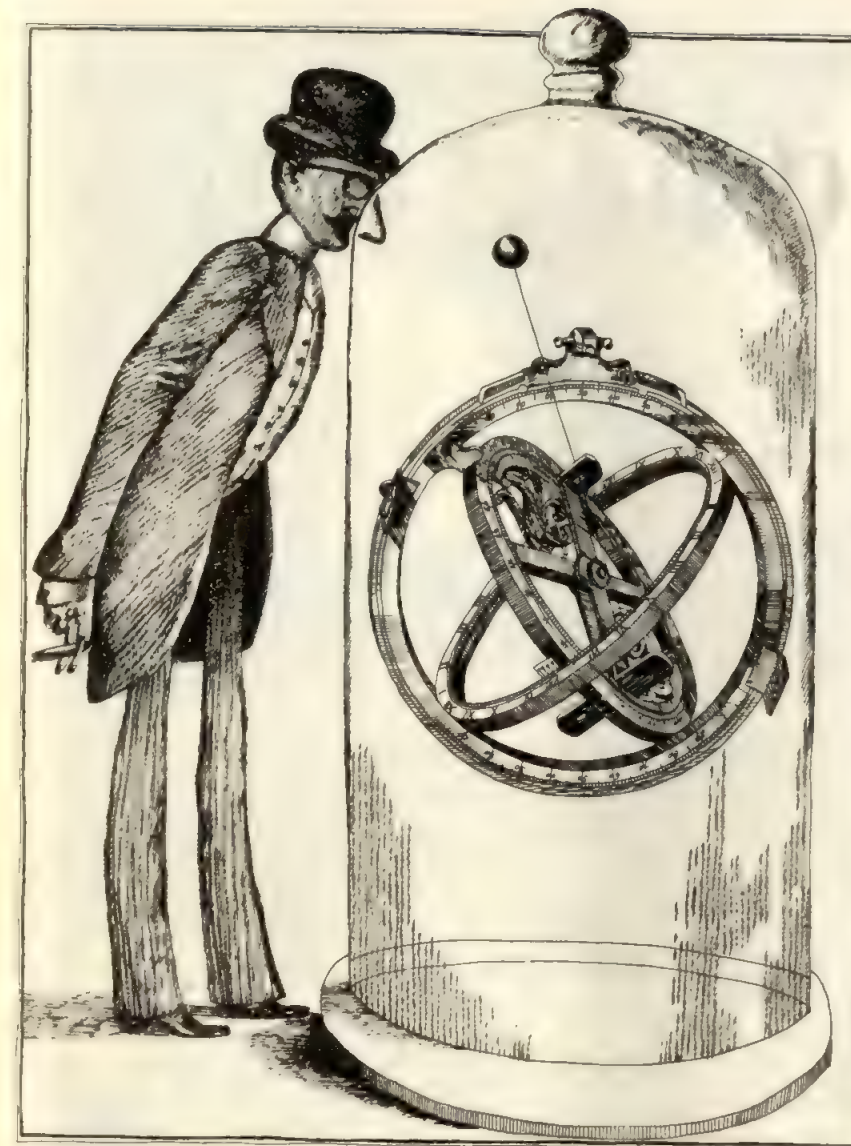
Les amateurs de dessins devraient déjà être allés au Musée des Arts Décoratifs, rue de Rivoli, pour l'exposition « Art of The Times ». Ils ont jusqu'au 29 avril pour s'y rendre.

Le « Times » du titre de l'exposition n'est pas celui de Londres, mais celui de New York. Le « New York Times » expose donc les dessins de sa page « op-ed ». Op-ed pour « opposé editorial », c'est à dire qu'il s'agit de dessins qui illustrent les textes qui se trouvent dans la page qui fait face à l'éditorial du journal. Cette page op-ed existe depuis 1970. L'exposition réunit une sélection de dessins d'une trentaine de dessinateurs originaires du monde entier, certains bien connus dans nos contrées, d'autres pas du tout. Comme on est chauvin, on a trouvé que celui dont les dessins nous plaisaient le plus, c'est Topor. On ne va pas vous présenter Topor (1). Pour vous mettre en appétit, on a choisi les gens qui vous sont moins familiers.

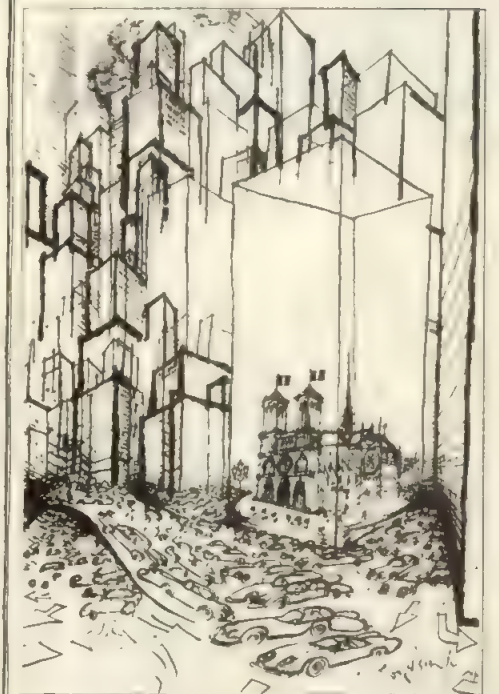
Il n'y a pas beaucoup de dessinateurs de graffitis dans les pages de l'« op-ed ». On y préfère le dessin d'apparence plus léchée, plus artiste. Elles sont souvent un peu académiques, les pages du « New York Times ». C'est pas l'underground, le « New York Times » ! C'est seulement un grand journal bourgeois où on a un tout petit peu, un gros petit peu, énormément plus petit peu de goût qu'au « Monde » ou au « Figaro » ! Dis-moi ce qui fait marrer tes bourgeois, je te dirai s'ils en ont encore pour longtemps.

Delfeil de Ton

(1) D'autant plus qu'il a déjà droit à deux pages dans le journal ! (N.D.L.R.)

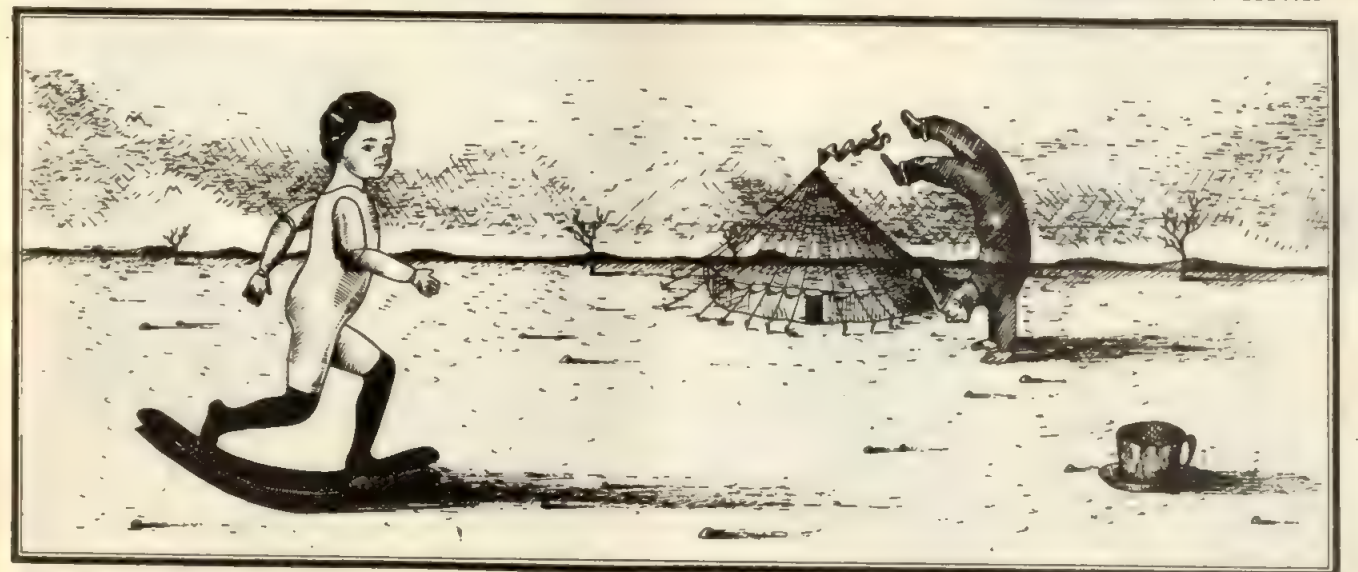


Eugene Mihaesco
"The Disestablishment of Science"



Ronald Searle
"Le President on Art"
(An interview with Pompidou)

Jean-Claude Suarès
"The Death of a Clown"



Feiffer

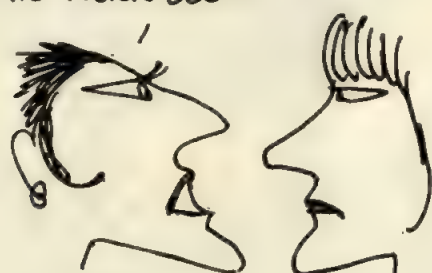
JE NE PEUX PAS SUPPORTER
MR. CRUM, MAIS IL FALLAIT
QUE JE SOIS GENTILLE AVEC
LUI, IL EST TRÈS LIÉ À MISS
SLAVEN.



JE MÉPRISE MISS SLAVEN, MAIS
IL FALLAIT QUE JE SOIS GENTILLE
AVEC ELLE, ELLE EST TRÈS LIÉE
À MISS BURNS



JE DÉTESTE MISS BURNS, MAIS
IL FALLAIT QUE JE SOIS GENTILLE
AVEC ELLE, ELLE EST TRÈS LIÉE
À MR. HORN BLOW.



J'EN AI QUE DU DÉDAIN POUR
MR. HORN BLOW, MAIS IL
FALLAIT QUE JE SOIS GENTILLE
AVEC LUI, IL EST TRÈS LIÉ À
MR. GROSS.



MR. GROSS ME DONNE LA NAUSÉE
MAIS IL FALLAIT QUE JE SOIS GENTILLE
AVEC LUI, JE VOULAIS ABSOLUMENT
CE TRAVAIL.



MAIS
C'ÉTAIT
MON
TRAVAIL.

POURQUOI VOUDRAIS-TU
QUE JE SOIS GENTILLE
AVEC TOI ? TU ES
MON AMIE.



© Graph-Lit





LA SOMPTUEUSE ET ÉLÉGANTE M^{ME} DE B., A DES DIFFICULTÉS AVEC SON PERSONNEL DE MAISON.



MAIS! COMMENT! VERMINE! O VOUS OSEZ RESTER DEBOUT! PROSTERNEZ-VOUS!





NOUS SOMMES DANS LE QUARTIER CHIC...

PENDANT QUE M^{re} DE B. PRÉPARE FRÉNÉTIQUEMENT SA SOIRÉE, M^{re} DE B. (À DROITE), HAUT RESPONSABLE DE LA SOCIÉTÉ ALFAN, UNE DES PRINCIPALES FIRMES DE FABRICATION ET D'ÉLEVAGE D'ENFANTS, S'ENTRETIENT AVEC LE PUISSANT GUSTAVE G., P.D.G. (À GAUCHE). POUR L'INSTANT, ILS RÉFLÉCHISSENT ET SEMBLENT TRÈS PRÉOCCUPÉS...



EH OUI... ILS SONT TRÈS PRÉOCCUPÉS CAR IL Y A UNE GRÈVE... CELLE DES OUVRIERS REPRODUCTEURS, BIEN SÛR, CETTE GRÈVE RESTE LIMITÉE; LES OUVRIERS REPRODUCTEURS PEUVENT BLOQUER LA PRODUCTION, MAIS ILS SONT ASSEZ PEU NOMBREUX... CÉPENDANT... CÉPENDANT... SI LA GRÈVE GAGNAIT LES REPRODUCTRICES!... M^{re} DE B. ET SON P.D.G. PRÉMISSENT RIEN QUE D'Y PENSER... POUR L'INSTANT ILS ATTENDENT ANXIUEUSEMENT UNE DÉLÉGATION SYNDICALE. C'EST ALORS QUE...



NON! MON CHER, NOUS NE POUVONS RIEN CÉDER...

CERTES, AVEC L'ACCENTUATION DE LA CONCURRENCE INTERNATIONALE, LA MOINDRE AUGMENTATION DE NOS PRIX DE REVIENT, NOUS ÉLIMINERAIT DU MARCHÉ MONDIAL...



ENTREZ!

ALLONS DONC...



JE VOUS ÉCOUTE, MESSIEURS.



VOILÀ, MONSIEUR LE PRÉSIDENT... JUSQU'À PRÉSENT NOUS ÉTIIONS TENUS DE TRAVAILLER HUIT HEURES PAR JOUR ET CINQ JOURS PAR SEMAINE... DANS UNE JOURNÉE NOUS DEVIONS FÉCONDER DOUZE FEMMES À RAISON DE SIX PAR DEMI-JOURNÉE...



OR, AVEC LES NOUVELLES CADENCES, VOUS VOUDRIEZ QUE NOUS ALLIONS JUSQU'À SEPT DANS LA MATINÉE, SANS AUGMENTATION DES HEURES DE TRAVAIL, MAIS EN RÉDUISANT DE DIX MINUTES LA POSE DE DIX HEURES, TREIZE FEMMES PAR JOUR, ET SOIXANTE-CINQ PAR SEMAINE AU LIEU DE SOIXANTE, COMPTE TENU DES CONDITIONS ACTUELLES DE RÉCUPÉRATION. C'EST TROP!



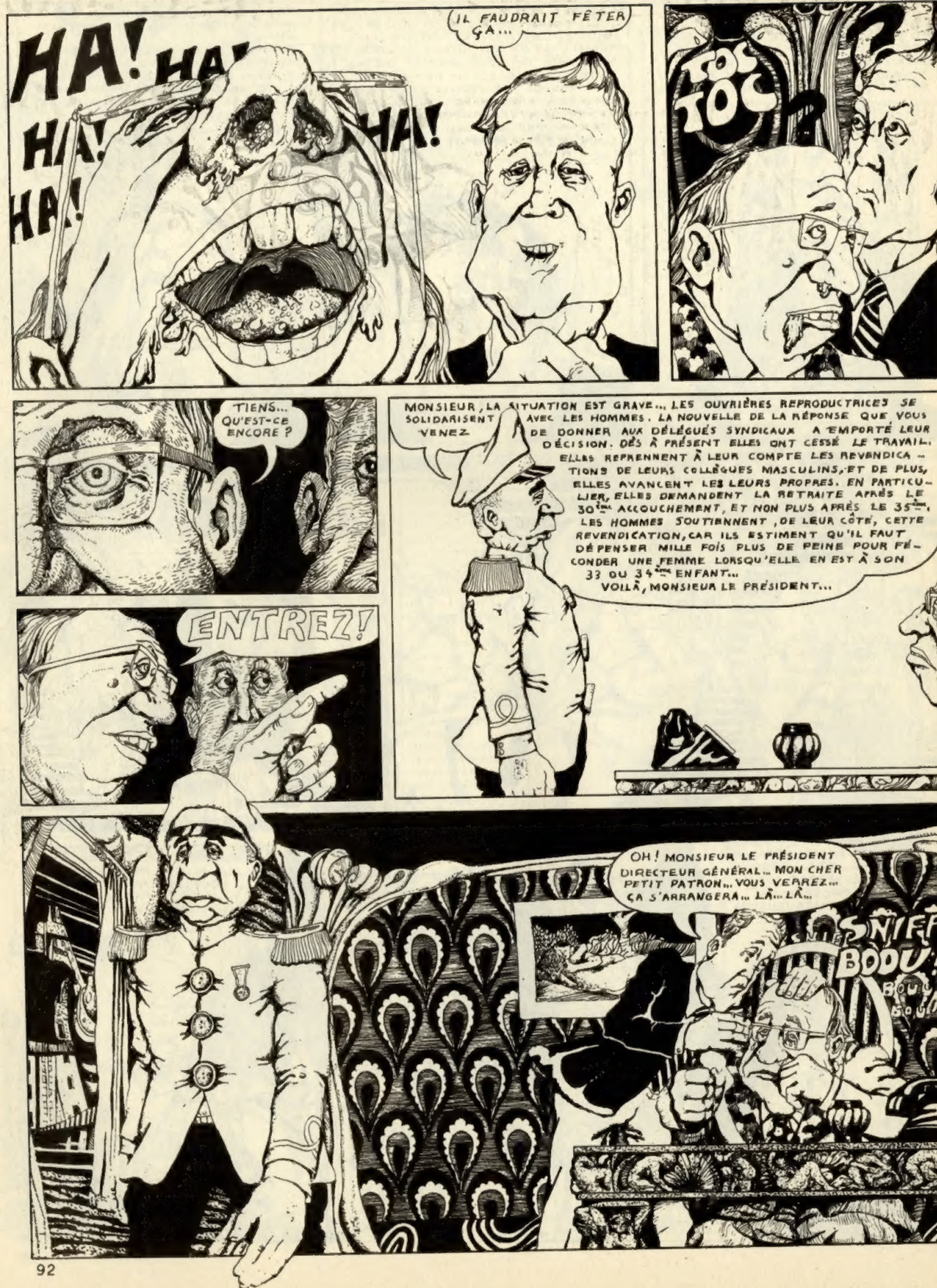
C'EST POURQUOI, MONSIEUR LE PRÉSIDENT, NOUS REFUSONS LES NOUVELLES CADENCES. EN OUTRE, NOUS VOULONS DE MEILLEURES INSTALLATIONS SANITAIRES, UN REPAS DU MIDI PLUS SUBSTANTIEL, ET UNE AUGMENTATION UNIFORME DE SALAIRE DE DEUX FRANCS DE L'HEURE POUR RÉPONDRE À LA HAUSSE DES PRIX

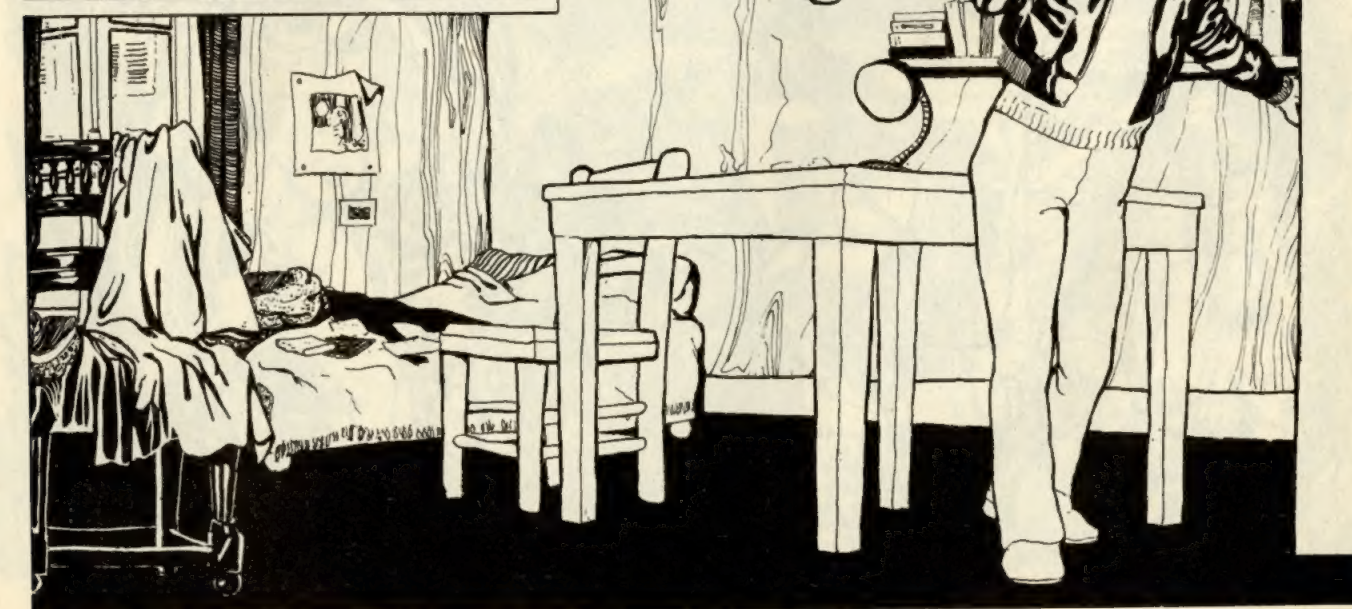


CHER MONSIEUR, VOUS AVEZ ÉTÉ... ÉTÉ... TROUVERAI-JE LES MOTS!... VOUS AVEZ ÉTÉ PRODIGIEUX! FANTASTIQUE! MERVEILLEUX!



HI, HI, HI, HI, HI... OUI, JE CROIS QUE J'AI ÉTÉ PAS MAL... HI, HI, HI...







à suivre



AVRIL 1964
HARA-KIRI avait dix ans de moins, vous aussi. Vous aviez acheté ce numéro puis vous avez enveloppé du poisson avec ou nettoyé les cochonneries du petit, ou vous l'avez glissé sous votre tricot pour ne pas avoir froid en Solex et, après l'accident, quand

vous vous êtes réveillé, l'infirmière l'avait jeté. Dommage ! Il est introuvable aujourd'hui.

AVRIL 1974
Dans votre coffre, HARA-KIRI, avec les lingots ! AH ! AH ! AH !